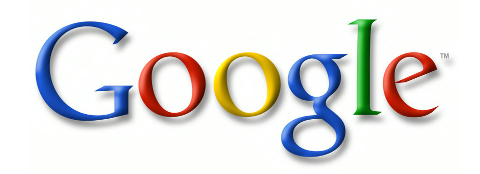
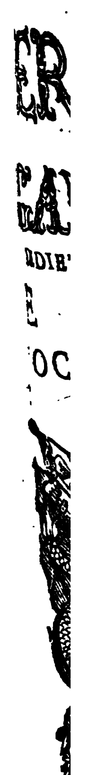

Google



MERCURE GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

OCTOBRE 1693.



A PARIS,

GRAND'SALLE DU PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant au premier jour de chaque Mois, & on le vendra Trente sols relié en Veau, & Vingt-cinq sols en Parchemin.

A PARIS,
Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.
T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.
Et MICHEL BRUNET, Grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DC. XCIII.

Avec Privilege du Roy.

AVIS.

Quelques prieres qu'on ait faites jusqu'à present de bien écrire les noms de Famille employez dans les Memoires qu'on envoye pour ce Mercure, on ne laisse pas d'y manquer toûjours. Cela est cause qu'il y a de temps en temps quelques-uns de ces Memoires dont on ne se peut servir. On reïtere la mesme priere de bien écrire ces noms, en sorte qu'on ne s'y puisse tromper. On ne prend aucun argent pour les Memoires, & l'on employera tous les bons Ouvrages à leur tour, pourveu qu'ils ne desobligent personne, & qu'il n'y ait rien de licentieux. On prie seulement ceux qui les envoyent, & sur

tout ceux qui n'écrivent que pour faire employer leurs noms dans l'article des Enigmes, d'affranchir leurs Lettres de port, s'ils veulent qu'on fasse ce qu'ils demandent. C'est fort peu de chose pour chaque particulier, & le tout ensemble est beaucoup pour un Libraire.

Le sieur Brunet qui debite presentement le Mercure, a rétably les choses de maniere qu'il est toûjours imprimé au commencement de chaque mois. Il avertit qu'à l'égard des Envois qui se font à la Campagne, il fera partir les paquets de ceux qui le chargeront de les envoyer avant que l'on commence à vendre icy le Mercure. Comme ces paquets seront plusieurs jours en chemin, Paris ne laissera pas d'avoir le Mercure long-temps avant qu'il soit arrivé dans

les Villes éloignées, mais auſſi Villes ne le receuront pas ſi ta qu'elles faiſoient auparavant. Ce qui ſe le font envoyer par leurs Ar ſans en charger ledit Brunet, s'e poſent à le receuoir toûjours fort ta par deux raiſons. La premiere, pa que ces Amis n'ont pas ſoin de venir prendre ſi-toſt qu'il eſt impr mé, outre qu'il le ſera toujours qu ques jours avant qu'on en faſſe debit; & l'autre, que ne l'envoy qu'aprés qu'ils l'ont leu, eux quelques autres à qui ils le preſte ils rejettent la faute du retardem ſur le Libraire, en diſant que vente n'en a commencé que j avant dans le mois. On évitera retardement par la voye dudit Si Brunet, puis qu'il ſe charge de fa les paquets luy-meſme & de les fa

porter à la Poste ou aux Messagers sans nul interest, tant pour les Particuliers que pour les Libraires de Province, qui luy auront donné leur adresse. Il fera la mesme chose generalement de tous les Livres nouveaux qu'on luy demandera, soit qu'il les debite, ou qu'ils appartiennent à d'autres Libraires, sans en prendre pour cela davantage que le prix fixé par les Libraires qui les vendront. Quand il se rencontrera qu'on demandera ces Livres à la fin du mois, il les joindra au Mercure, afin de n'en faire qu'un mesme paquet. Tout cela sera executé avec une exactitude dont on aura tout lieu d'estre content.



MERCURE GALANT

OCTOBRE 1693.

C'A esté un grand sujet d'admiration pour toute l'Europe il y a quelques années, de voir le Roy borner ses conquestes par le seul plaisir de luy donner le repos dont il

connoissoit qu'elle avoit be-
soin, lors qu'il estoit en pou-
voir d'assujettir tout ce qu'il
auroit voulu attaquer. Cette
moderation est un genre de
vertu dont jusqu'à son regne
on ne trouve point d'exem-
ples; mais c'est encore un su-
jet beaucoup plus grand de
surprise, lors que tous ses
Ennemis sont liguez contre
luy seul, dans la pensée qu'ils
affoibliront sa gloire, de voir
ce Monarque confondre tous
leurs projets, & faire tout
de nouveau les plus difficiles
& les plus grandes conque-

ſtes, ſans en vouloir rece-
voir d'autres loüanges que
celles qu'il ne ſçauroit ſe re-
fuſer à luy-meſme, & qu'il eſt
contraint de ſe donner en ſe-
cret, puis qu'il ne peut ſe
cacher, que jamais Heros n'a
triomphé tant de fois, ny
d'une maniere ſi avantageuſe.
Liſez l'Ouvrage qui ſuit, &
vous connoiſtrez ſi j'ay rai-
ſon de parler de cette ſorte.

LA MODESTIE DE LOUIS LE GRAND.

Sur les Rocs de Namur, la Discorde orgueilleuse
S'applaudissoit de voir la Terre malheureuse,
Quand son œil tout à coup autour de ses ramparts,
Voit floter des François les heureux Etendarts.
C'est, dit-elle, LOUIS; la noble impatience
Qui brille en ses Soldats m'annonce sa presence.

Faut-il, quand tant de Rois me prodiguent l'encens,
Voir icy mon pouvoir s'affoiblir tous les ans?
C'est trop peu que de Mons la conqueste facile
En dix jours m'ait ôté mon plus fidelle azile ;
Dans mes rocs, dans Namur, on voudroit me forcer.
La Flandre est mon Pays, pretend-on m'en chasser?
N'espere pas, Loüis, une facile gloire,
Le peril est certain, mais non pas la Victoire.
Sur les rocs où tu veux moissonner des lauriers,
Jamais n'en ont cueilly les plus braves Guerriers.
Nassau l'aime, elle part pour exciter son zele ;

Nassau de ses Autels l'appuy le plus fidelle,
Qui dés ses premiers ans par d'illustres forfaits
A toujours signalé sa haine pour la Paix.
Allons, dit-elle, allons, Loüis veut nous surprendre.
Il attaque Namur, cours, il faut le défendre :
Viens, troublant ses desseins, signaler ta valeur,
Et n'en sois pas toujours timide spectateur.
Songe que Namur pris, nostre perte est certaine.
Si je tombe, il faudra que ma cheute t'entraîne,
Nos perils sont communs ; sans moy, sans mon secours,
Pour te chasser du Trône, il ne faut que deux jours.

Elle dit, & luy soufle une jalouse rage.
Le dépit chez Nassau fait l'effet du courage ;
Il part, mais à l'aspect de son fier Ennemy,
Il sent bien-tost trembler son cœur mal affermy.
La peur glace le feu de sa rare vaillance,
Et borne ses exploits à sa propre défense.
Mais Loüis cependant acheve ses travaux.
Sous ses yeux ses Soldats sont autant de Heros.
En vain peines, dangers à l'envy semblent naistre,
A l'aspect du peril on voit leur ardeur croistre,
On les voit sans terreur affronter le trépas.

Craindroit-on sous Louis, s'il ne s'exposoit pas ?
Sa vertu force enfin la Victoire à le suivre,
Nassau fuit, de sa peur sa honte le delivre.
D'autres soins pour Louis ont de pressans appas.
Namur pris, il revient au sein de ses Etats;
Ses Sujets à l'envy celebrent sa conqueste,
Et son heureux retour en redouble la Feste.
Ceux qu'un rang élevé, le sçavoir, ou l'employ,
Approchent de plus prés de cet Auguste Roy,
Veulent par des Discours dignes de sa Victoire,
Etaler à ses yeux tout le prix de sa gloire,

Les plus fameux Heros sous
nom abbatus,
Sans avoir leurs defauts, n'a-
pas leurs vertus ?
Gardez pour d'autres temps ces bea
fruits de vos veilles.
Louis à vos tributs refuse ses oreil
Par un si bel encens son cœur n'est
tenté,
Louis est satisfait de l'avoir meri
Déja, quand sa valeur força Mon
se rendre,
En vain à cet honneur vous osa
pretendre,
Sa moderation refusa vos discours
Ainsi que ses lauriers, elle augme
toujours.
Quitte, quitte, grand Roy, ce des
trop funeste;
Pour un si grand Vainqueur,
estre trop modeste,

Et ta gloire jamais n'exigea ce refus;
Elle a pour se parer assez d'autres
vertus.
Ouy, si le Ciel pour nous moins rem-
ply de tendresse
T'eust produit autrefois à Rome, ou
dans la Grece,
Tes yeux, tes propres yeux eussent
veu les Mortels
A tes moindres vertus ériger des Au-
tels.
Ne refuse donc plus un encens legi-
time,
Tu peux le recevoir, nous, le rendre
sans crime.
Le Ciel qui conduisit; & ton bras &
tes coups,
Puis qu'on le loüe en toy, n'en peut
estre jaloux.
Ces discours devant toy prononcez à
ta gloire

Doivent chez nos Neveux appuyer
ton Histoire.
Daigne les écouter; ne sera-t-il permis
De te loüer present qu'à tes seuls Ennemis?
Le recit de tes faits, plus il est veritable,
Plus ce recit, grand Roy, paroist estre une Fable.
Il faut que ton aveu, prompt à le soutenir;
Dépose en sa faveur aux siecles à venir.
Alors, si des jaloux l'accusent de mensonge,
S'ils traitent tes exploits de Romans & de Songe;
Louis, leur dira-t-on, dont la sincerité
Ne souffrit jamais rien contre la verité,

Ne put, oyant loüer ses exploits admirables,
Dire qu'on inventoit des faits si peu croyables.
Ce grand Prince entendoit seulement raconter
Ce que ses Ennemis ne pouvoient contester.

Avoüez, Madame, que les surprenans & continuels triomphes du Roy l'élevent si fort au dessus des autres Princes, qu'on peut dire avec justice qu'il merite seul l'Empire de l'Univers. C'est dans cette pensée qu'on a fait une Devise, qui fait voir en quel-

que forte l'estat glorieux où ce Monarque se trouve aujourd'huy. C'est un Soleil dans son midy, brillant de lumiere, & éclairant seul toute la terre. Ces mots luy servent d'ame, *Contenta sit uno*, & on les a expliquez par ces quatre Vers.

Louis par ses exploits de guerre
Devient toujours plus glorieux,
Et fait voir qu'il ne faut sur terre
Qu'un Roy, comme un Soleil aux Cieux.

Cependant le Roy, dont la moderation n'eut jamais d'é-

gale, est bien éloigné de ces sentimens, puis que dans le temps qu'on le juge digne de commander à toute la terre, il ne veut pas ce qu'il peut, afin de donner encore une fois la Paix à l'Europe.

Ce n'est pas seulement aux Devises que la grandeur du Roy donne lieu, sa bonté fournit une ample matiere aux Muses, & ces Vers de Mr Isambert, mis en Musique par Mr de Gilliers, en sont une preuve.

er du

terre

order

e vos

le que

cepiez

us li-

monde,

s terre

corder

gal
fent
tem
com
ne v
de d
Paix
C
Devi
Roy
four
aux
Mr
fique
font

AIR NOUVEAU.

LOVIS, le plus grand Roy du monde,
Tout triomphant qu'il est sur la terre & sur l'onde,
Aux Ennemis vaincus veut accorder la Paix.
Alliez, vostre Ligue, Alliez, vos projets
Contre un Roy si puissant n'ont que de l'impuissance.
Aimez vostre Vainqueur, acceptez sa clemence,
Gardez vous contre luy de vous liguer jamais.
Louis, le plus grand Roy du monde,
Tout triomphant qu'il est sur la terre & sur l'onde,
Aux Ennemis vaincus veut accorder la Paix.

Vous avez ouy parler de deux Lettres en forme de diſſertation, écrites à M[r] le Cardinal de Furſtemberg, ſur l'état de ſa maladie, & l'approbation qu'elles ont reçuë dans le monde, vous a fait ſouhaiter de les voir. Comme vous n'avez pas eu ſeule la même curioſité, on a eſté obligé de les faire imprimer pour ſatisfaire l'empreſſement du public, & elles paroiſſent dans un Livre qui a pour Titre, *l'Ancienne Medecine à la mode, ou le ſentiment uniforme d'Hipocrate & de Galien, ſur les Aci-*

des & les Alkalis, par Mr Aignan Medecin du Roy, & Docteur de la Faculté de Padoüe.

Ce Livre se trouve chez le sieur d'Houry, ruë St Jacques au St Esprit. Ces sortes d'ouvrages sont d'autant plus utiles, & on trouve d'autant plus de satisfaction dans leur lecture, qu'entrant dans nos maux d'une maniere aisée & naturelle, ils nous les font concevoir, & nous apprennent en mesme temps les Remedes dont nous nous devons servir pour les guerir, de sorte que si on en avoit souvent

ſur plusieurs ſortes de mala-
dies, nous deviendrions bien-
toſt Medecins de nous-meſ-
mes.

Les Sçavans de voſtre Pro-
vince auront ſans doute ap-
pris avec joye, que ce qui
manquoit au fameux Petrone,
a eſté enfin recouvré pendant
ces dernieres Guerres de Hon-
grie par les ſoins de Mr Nau-
dot, & qu'il a eſté imprimé
entier depuis quelques mois.
Ceux qui iront au Palais ache-
ter ce Livre, apprendront par
une Lettre à Mr Charpentier,
Doyen de l'Academie Fran-
çoiſe,

çoiſe, qu'ils y liront au co
mencement, de quelle man
re on a trouvé les fragme
qui rempliſſent les endro
qui eſtoient defectueux da
cet ouvrage. On peut dire c
c'eſt un Treſor qui vient d'e
richir les belles Lettres,
qu'il n'y a point de Curieu
qui ne doive y prendre part

Aprés la fameuſe Batai
de Caſſel, ſon Alteſſe Roy
le, Monſieur, fit baſtir u
Egliſe au College des Barnal
tes de Montargis, Ville de ſ
appanage, en action de gr
ces de la Victoire qu'il av

remportée. La premiere Pierre y avoit esté mise au nom de ce Prince, & l'Edifice estant achevé, on en fit la Benediction le 24. du mois d'Aoust dernier, & le lendemain, Feste de St Loüis, sous l'Invocation duquel cette Eglise est consacrée à Dieu, l'ouverture en fut faite avec beaucoup de magnificence. La Ceremonie commença par une Procession du S. Sacrement, depuis l'ancienne Eglise du College jusqu'à la nouvelle, où l'on celebra ensuite solemnellement la premiere Messe en Musique. Les

Vespres furent aussi chantées par la Musique, & le Clergé, le Presidial, la Prevosté, & l'Election y assisterent en Corps. Les Habitans se mirent sous les Armes, & le Maire, les Echevins, & les Capitaines des Quartiers qui s'y rendirent aussi avec leurs Compagnies, y tinrent leur rang de l'un & de l'autre costé du Dais, sous lequel on avoit mis le Portrait de son Altesse Royale. Aprés Vespres le Pere Dom Eustache Bonnet, Barnabite, fit le Panegyrique de Saint Loüis, où ayant fait

paroistre ce Saint Roy dans deux états bien differens; sur le premier Trône du monde, & sous le poids d'une dure captivité, toujours égal à luy-mesme, toûjours grand dans l'une comme dans l'autre fortune, toujours tres-Chrêstien, il ajoûta pour conclure.
Je devrois finir icy mon Discours, Messieurs, mais la Ceremonie qui vous assemble, m'avertit que ce seroit laisser l'Eloge de Saint Louis imparfait, si j'oubliois celuy d'un de ses Petits-fils, qui ajoûte au bonheur de compter ce saint Roy parmy ses

Auguſtes Ayeux, le bonhe
core plus grand de ſe ren
fidelle imitateur de ſes
Vertus. Vous le ſçavez,
ſieurs, & je ne crains poin
ployer la Chaire de l'E
pour vous parler aujourd'
vant la Majeſté du Di
nous adorons, du Princ
nous ſommes redevables
vantage de l'adorer en
lieu, de le voir exposé
Autel, de luy offrir des
ces, & de chanter ſes l
infinies; avantage que
nous, avons ſi ardemmen
ſi longtemps attendu, &

perpetuera dans tous les siecles pour ceux qui naiſtront aprés nous.

C'eſt le moindre tribut que noſtre reconnoiſſance doive aux magnifiques buntez de Son Alteſſe Royale, que de vous faire ſouvenir en ce jour ſolemnel de ce que vous ne devez jamais oublier, rappellant à vos eſprits l'idée d'un Prince dont la preſence ſur nos frontieres a fait durant cette Campagne la ſeureté de l'Etat, & dont l'heureux retour vien de faire les delices de noſtre invincible Monarque, l'ornement de la Cour, & la joye de

tout son Peuple ; d'un Prince intrepide, qui aprés avoir attaqué un Ennemi, que le nombre & la force de ses Troupes auroient rendu redoutable à tout autre qu'au Frere de Loüis le Grand, aprés avoir battu & mis en fuite ce Prince ambitieux, que nous voyons encore aujourd'huy troubler toute l'Europe, vient poser dans ce Sanctuaire ses Armes victorieuses, & presenter au Seigneur les Lauriers qu'il a cueillis à la fameuse Journée de Cassel ; semblable à ces glorieux Viellards que S. Jean vit dans son Apocalipse, qui venoient met-

tre leurs Couronnes aux pieds du Trône de l'Agneau ; d'un Prince humble & reconnoissant, qui renvoyant à Dieu tout l'honneur de ses glorieux exploits dans la prise de Rhimberg, de Zutphen, de Bouchain & de S. Omer, fait connoistre à toute la France par ce saint Edifice, qu'il prefere les actions de graces qui sont deuës au Dieu des Armées, à tous les Arcs de triomphe ; monumens perissables de l'ambition des Conquerans, comme celuy-cy sera un monument eternel de la pieté de Philippe ; d'un Prince enfin toujours religieux, toujours Chre-

ſtien, à qui le Sauveur du Monde prepare dans le Ciel une demeure d'autant plus glorieuſe & plus élevée, qu'il a eſté plein de zele, pour en donner une à J. C. ſur la terre, plus convenable à la grandeur de ſon infinie Majeſté.

Ouy, Grand Prince, ce ſacré trophée de vos Victoires vous eſt mille fois plus glorieux, que ne l'ont eſté aux anciens Conquerans tous ces Obeliſques que Rome admiroit autrefois, & qui paſſoient pour des merveilles de l'Univers. Ceux-là faiſoient connoiſtre que tous ces Heros triomphoient en hommes, & celuy-cy

fait connoître que vous triomphez en Chrestien. Aussi ceux-là ont eu pour la pluspart le sort commun à tous les hommes; ils ont été détruits par le temps, & leur memoire a esté effacée de dessus la terre; au lieu que le Seigneur mesme est, si j'ose le dire, obligé pour la gloire de son nom, de faire subsister celuy-cy dans tous les Siecles. Il subsistera, grand Prince, & quand toutes les Histoires viendroient à se perdre, les Pierres qui composent ce Saint Edifice, seront comme autant de Lettres animées qui composeront un Eloge éternel à vostre pieté

triomfante ; il subsistera, & ce grand nombre de Fidelles que je vois assemblez, viendront en ce Saint lieu, & y feront tant que vous vivrez des vœux pour vostre Salut Eternel, & quand Dieu aura recompensé vos vertus d'une Couronne incorruptible, les enfans qui naistront d'eux viendront s'y acquiter de ce mesme devoir pour les enfans qui naistront de vous, dans la succession de tous les âges.

Peuple qui m'écoutez, vous devez cette reconnoissance à vostre Prince, & la protection dont il vous honore, & les bienfaits

dont il vous comble tous les jours, exigent de vous ce Tribut de vôtre pieté ; mais quand vous manqueriez à le luy rendre, jamais les Religieux à qui ce sanctuaire est confié, ne cesseront d'y affrir des sacrifices, & d'y faire des vœux pour son auguste & pieux Fondateur.

Dieu tout puissant, exaucez, s'il vous plaist, ceux que nous avons commencé à vous y offrir aujourd'huy. Comblez ce grand Prince de vos Benedictions. Versez vos graces sur son Auguste Famille; donnez tous les jours de nouveaux accroissemens à cet esprit

de foy, de pieté, & de religion, qui le rendent un Prince tres-Chrestien, digne Frere du plus Chrestien & du plus religieux des Rois. Augmentez sans cesse en luy cette douceur qui charme tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de sa personne, & cette bonté si genereuse qui fait son particulier caractere, & qui est sans doute une emanation toute pure de cette perfection que nous adorons en vous comme celle qui vous rend le plus aimable. Enfin, recompensez, Seigneur, d'une demeure eternelle dans le sejour de vostre gloire, la pieté d'un

Prince qui vous a basty parmy nous celuy dont nous esperons que la durée égalera celle de tous les Siecles.

Ce Discours estant achevé, on chanta le *Te Deum*; il se fit plusieurs salves de Mousqueterie, & les Feux de joye qu'on alluma dans la Ville terminerent toute cette Feste.

Le 7. du mois passé M[r] Bignon, Premier President au Grand Conseil, aussi connu par son equité & sa pieté, que pour sa capacité, & la connoissance universelle qu'il a des belles Lettres, fut éleu tout

d'une voix Doyen de la grande Confrairie de Nostre Dame aux Seigneurs, Prestres & Bourgeois de Paris, en la place de feu Mr de Novion, cy-devant Premier President au Parlement de Paris. La Messe du St Esprit fut celebrée pontificalement par Mr l'Evesque de Bethléem, à laquelle assisterent les Chanoines de l'Eglise de Paris, avec les Curez de cette Ville, & plusieurs Magistrats & Confreres Laïques. Je croy, Madame, que cette Confrairie vous est inconnuë ainsi qu'à beaucoup de mon-

de. Cependant c'eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres Aſſemblés Chreſtiennes de ce Royaume ; puiſque ſi toſt qu'on y eut planté la Foy, de pieux Eccleſiaſtiques & quelques Bourgeois de Paris, firent entre-eux une eſpece de Congregation de ſoixante & douze perſonnes, qui à l'imitation des ſeptante & deux Diſciples, faiſoient profeſſion d'eſtre plus particulierement attachez au Divin Auteur de noſtre juſtification. Le bruit des excellentes vertus de ce petit Troupeau s'eſtant

bientost repandu, plusieurs personnes considerables eurent de l'empressement pour estre receus dans cette Société, & les Rois mesmes furent bien aises d'en estre les membres. Philippe Auguste, Saint Loüis, Philippe le Bel, & Charles V. y ont laissé des marques de leur liberalité, & le Roy mesme, qui n'est attaqué des Ennemis communs de la Religion & de la France, que parce qu'il est Grand & veritablement tres-Chrestien, est le plus bel ornement de cette pieuse Congregation.

Elle eſt compoſée d'Eccleſiaſtiques & de Laïques, & elle a deux Dignitez principales, dont celle d'Abbé eſt la premiere. La Dignité de Doyen qui eſt la ſeconde, vient d'eſtre remplie par Mr Bignon, qui aprés qu'il eut eſté éleu par le Scrutin, preſta le Serment entre les mains de Mr l'Eveſque de Bethléem. Ce Prélat eſtoit aſſis dans un Fauteüil adoſſé contre l'Autel, & reveſtu de ſes habits Pontificaux. Aprés le Serment preſté, on chanta le *Te Deum*, qui fut ſuivi des Prieres pour le Roy & pour

la Paix. Ensuite on conduisit Mr Bignon au Bureau, où il fut installé en sa place de Doyen. Mr le Blanc Maistre des Requestes, qui se trouva le plus ancien des Magistrats, le complimenta, & Mr Bignon luy répondit. Vous jugez bien que l'un & l'autre discours ne manqua pas de recevoir beaucoup d'applaudissemens. Outre les deux Dignitez principales dont je viens de vous parler, il y a un Receveur qui reçoit le Revenu de la Confrairie, & un Greffier qui redige les deliberations du Bu-

reau, où il se trouve tous les premiers Mardis de chaque mois, seize ou dixhuit personnes choisies de tous les Ordres du nombre des Confreres, pour resoudre ce qu'il y a de plus important à examiner. Il y a aussi trente Ecclesiastiques qui font le Service tous les jours de l'année dans plusieurs Eglises de Paris, & particulierement en l'Eglise Paroissiale de Sainte Madeleine de la Cité, où l'on celebre solennellement la Messe toutes les Festes de la Vierge. Cette Confrairie dans laquelle se font re-

cevoir les Chanoines de l'Eglise Metropolitaine, & les Curez de Paris, a des Titres fort anciens, & Censive dans la Ville & les Fauxbourgs. M^r l'Archevesque en est aujourd'huy Abbé, & a succedé à Mr de Perefixe, avant lequel Messire Jean François de Gondi avoit eu cette mesme qualité. L'Auteur des Antiquitez de Paris dit que ses Statuts furent renouvelez en 1468. environ trois cens ans aprés son Institution. Le Roy S. Loüis la dota de plusieurs Heritages en 1258 aussi bien que le Roy Philippe

IV. en 1293. Tous les ans les Confreres font une Procession solemnelle en une des Eglises qu'ils choisissent dans l'Octave de l'Assomption, & tous les Ecclesiastiques ont droit d'y porter l'Etole. On y fait les Prieres pour le Roy, pour toute la Famille Royale, pour la prosperité du Royaume & pour la conservation de la Ville de Paris. Voila bien des choses qui vous estoient inconnuës, & que vous ne serez pas fâchée de sçavoir.

Quand une Vocation est veritable, il n'y a rien qui la

puisse rompre. Mademoiselle de Bequin, Fille de Madame la Marquise de la Marsiliere, avoit pris l'habit de Religieuse il y a un an, dans le Monastere du Calvaire de St Malo. Le jeune Marquis de la Marsiliere son Frere est mort depuis ce têmps-là, & tous les moyens dont on s'est servy pour l'obliger à sortir de son Convent, n'ont pû ébranler la resolution qu'elle avoit prise de se consacrer à Dieu. Madame de la Marsiliere en allant à St Malo pour assister à la Profession qu'elle a voulu

faire, passa par Mayenne avec Madame la Marquise de Morné sa Fille, où elles firent une action tres-Chrétienne, en dotant trois Demoiselles d'Irlande, qui ayant esté contraintes d'abandonner leur Pays par les desordres de la Guerre, ont trouvé un seur azyle dans le Convent du Calvaire de cette Ville là. Elles y prirent toutes trois l'habit le 24. d'Aoust dernier, & cette Ceremonie eut beaucoup d'éclat. M^e la Marquise de la Marsiliere donna le Voile à la premiere de ces Demoiselles. M^e la

la Marquise de Morné le donna à la seconde, & ce fut Mademoiselle du Bordage qui le presenta à la troisiéme. Le Pere Arcange de Laval, Capucin, fit l'Exhortation, qui ne toucha pas moins qu'elle édifia toute l'Assemblée.

Le Roy a accordé depuis peu de temps des Lettres Patentes à une Abbesse d'un fort grand merite, & d'une naissance distinguée, pour quitter un lieu champestre, où son Convent estoit situé, & se venir établir dans la Capitale d'une Province. C'est là-des-

sus qu'on a fait l'Ouvrage que vous allez lire.

ALLEGORIE.

DEs Abeilles, Filles du Ciel,
Depuis longtemps faisoient leur miel
Dans un lieu desert & sauvage.
Une Reine discrete & sage,
Sans orgueil, sans faste & sans fiel,
Presidoit seule à tout l'Ouvrage.
Chacune respectoit la loy
D'une si douce Souveraine.
Un autre l'appelleroit Roy;
Il est mieux de l'appeller Reine.
A des Vierges, Filles des Cieux,
Une Reine sied beaucoup mieux.
Sous cette Reine nompareille
On voyoit mainte & mainte Abeille

Accourir de tout l'Univers,
Et dans un si charmant Empire
Goûter des plaisirs que mes Vers
Ne sçauroient dignement décrire.
Pour comble de felicité,
Auprés d'elle une jeune Abeille,
Pleine de grace & de beauté,
Enfin, une jeune Merveille
Croissoit ainsi qu'un rejetton,
Ou d'une rose le bouton.
L'or dont la Souveraine brille,
Brilloit déja sur cette Fille,
Et chacune la destinoit
Au rang que la Tante tenoit.
Un jour de la saison nouvelle,
Jour, où sur les fleurs d'alentour
Voloit la Troupe tour à tour,
Du Ciel une Abeille immortelle
S'éleve d'un rapide cours,
Ainsi qu'un éclair dans la nuë,
Et prés de la Reine venuë,

Luy tient à peu prés ce discours.
Dieu vous gard, aimable Princesse;
J'ay pensé dire, aimable Abbesse,
Digne de regner en des lieux
Plus fleuris, plus delicieux,
Digne enfin de regner aux Cieux,
Ecoutez ce que vous commande
Le Souverain de vostre bande,
Et Souverain de l'Univers.
Nimphe, abandonnez ces deserts,
Allez chercher dans une Ville
Un sejour qui soit plus tranquille,
Qui soit plus commode & plus doux,
Digne des vostres & de vous.
C'est là que les destins propices
Vous préparent tant de delices,
Que vos vœux seront surpassez.
C'est assez dit, obeissez.
Aussi-tost d'une aile legere
Cette charmante Messagere,
Traçant un sillon radieux,

S'envole par dessus les Cieux.
Surprise de tant de merveilles,
La Reine avecque ses Abeilles;
Nous obeissons à tes loix,
Ciel, dit-elle, & suivons ta voix
Adorons cet heureux présage,
Mes Sœurs, mettons-nous en voya
Allons chercher ce beau sejour,
Que le Ciel nous offre en ce jour
A ces mots la Troupe s'assemble,
Tout l'Essain part & vole ensemb
L'air brille d'un éclat nouveau,
Et ravy d'un objet si beau,
De nouveaux rayons de lumiere
Le Soleil pare sa carriere.
Zephir les regarde voler,
Et tout charmé n'ose soufler.
Chaque Abeille à l'envy s'empress
D'approcher de prés sa Maistresse.
Si-tost que le sejour paroît,
Que le destin luy préparoit,

Non loin des rives de Garonne,
La Princesse dispose, ordonne.
Toute la Troupe arreste là,
Chante de joye, Alleluia.
Chacune en l'ardeur qui la brûle
Travaille à faire sa cellule,
A remplir sa ruche de fleurs,
A l'embaumer de mille odeurs.
Les Abeilles du voisinage
Cependant leur rendent hommage,
Sortent de leur ruche à dessein
D'admirer ce nouvel Essain,
Le trouvent charmant à merveilles,
Et le plus beau que les Abeilles
Aient formé dans ce beau sejour,
Et dans tous les lieux d'alentour,
Parlent du doux air qu'on respire
Dans ce doux & charmant Empire,
De sa douceur, de son plaisir,
Que mes Vers diront à loisir.

E

Je vous envoye une Eglogue de Bergers, faite pour estre mise en Musique. Elle est de Mr de Guitrandi d'Avignon, dont vous avez déja vû d'autres Ouvrages. Le commencement est tiré du premier Chœur de l'*Hercules Furens* de Seneque, ce qui suit de l'Ode d'Horace, *Beatus ille*, & la fin est toute à luy, ainsi que l'invention de la Piece.

EGLOGUE.

TIRSIS, DAMON, DAPHNIS.

Troupe de Bergers.

DAMON.

LA nuit cache ses feux errans,
Et ses Lampes déja commencent à s'éteindre;
Fuyez viste, fuyez, Astres petits & grands,
L'Aurore sur son char semble enfin vous contraindre
A luy laisser remplir vos rangs,

DAPHNIS.

Je la vois qui fournit sa pompeuse carriere,
Mais un feu plus puissant efface sa lumiere.

DAMON.

Levons-nous, Bergers, levons-nous,
Hastons-nous de joüir d'un Soleil aussi doux.

DAPHNIS.

Ah, quelle sera la journée
D'une aussi belle matinée !

TIRSIS.

Voyez-vous le Char du Soleil ?
Ses Chevaux vont courant les celestes campagnes,
Et déja son éclat vermeil
Dore le sommet des montagnes.

DAMON, DAPHNIS.

La Nature s'éveille, & nos Monts, & nos Bois

Semblent se réjoüir du jour qui les éclaire,
Et la Lune aux derniers abois
Cede l'horison à son Frere.

Tous les Bergers.

La Nature s'éveille, &c.

TIRSIS.

Le dur travail se leve, & les soins rebutans
Exercent en tous lieux leur tirannique empire.
Peu parmy les Mortels sçavent vivre contens.

DAMON.

Nous le sçaurions sans l'amoureux martire.

TIRSIS.

Ah, que le destin d'un Berger
Qui peut voir sans brûler les yeux d'une Silvie,
Et qui passe toute sa vie

Content du doux repos qu'il peut se mènager,
Est un destin digne d'envie !

DAMON.

Comme les premiers des Mortels
Cultivant les champs paternels,
Il vit joyeux, il a ce qu'il souhaite.
Le Tambour effrayant, la guerriere Trompette
Ne l'éveillent jamais dans son lit en sursaut,
Il ne redoute aucun assaut,
Et tel qu'il est, il est dans son assiette.

Tous les Bergers.

Ah, qu'un Berger se rend heureux,
Quand il sçait s'affranchir du tourment amoureux !

DAPHNIS.

Il voit, sans se troubler, les campagnes salées
De l'humide Ocean par les vents agité,

Et s'éloignant des grandes assemblées
Il vit en pleine liberté.

TIRSIS.

Sans crainte il contemple du Port
Les divers orages du sort;
Il voit comme des Grands la Fortune se joüe,
Et que tel qui paroist s'élever jusqu'aux Cieux,
Tombe incontinent dans la bouë,
Au gré de tous ses envieux.

DAPHNIS.

Ainsi donc il préfere aux Palais magnifiques,
Où logent les Grands de la Cour,
Son humble & rustique sejour;
Et s'il n'y trouve point de si belles fabriques,
Il y joüit d'un plus beau jour.

DAMON.

Il joüit des plaisirs que la saison nouvelle

Ramene toujours avec elle,
Quand les champs, les monts, les forests
Reprendront leurs nouveaux attraits.

DAPHNIS.

Il a les fleurs, les fruits, ainsi que la Nature
Les donne à ses justes souhaits.
Lors que les Grands dans leurs Palais
Les ont seulement en peinture.

TIRSIS.

Tantost nostre Berger heureux,
Assis sur le coupeau d'une verte colline,
Ou bien à l'ombre au comble de ses vœux,
Voit errer son troupeau dans la plaine voisine.

DAMON.

Coupant tantost les steriles rameaux

De sa vigne feconde,
Il en replante de nouveaux,
Dont la jeunesse à son espoir réponde.

DAPHNIS.

Ou bien pressant l'heureux travail
Que l'Abeille compose,
Dans des pots purs comme l'émail
Il renferme le sus du Thin & de la Rose;
Ou faisant tondre ses Brebis,
Il ramasse à main pleine
La laine
Dont se font ses habits.

TIRSIS.

Mais quand la feconde Deesse,
Qui fait l'espoir du Laboureur,
Par ses riches dons s'interesse
A recompenser son labeur,
Quel plaisir, quelle allegresse,
De voir le Moissonneur
Qui s'empresse

A recueillir le grain meur,
Qui surpasse la promesse
Du bled dans sa fleur!

DAPHNIS.

Et lors que l'Automne
A meuri les tresors
De la riche Pomone,
Quel plaisir alors,
Quand l'œil se promene
Sur tant de costeaux,
Dont les arbrisseaux
Offrent à douzaine
Mille fruits nouveaux!

DAMON.

Mais tout cede à la joye
Où son cœur se noye,
Quand le divin jus
De Bacchus
Fait que le Vandangeur ploye
Sous les paniers pleins
De raisins.

Tous les Bergers.

Ah, que le destin d'un Berger,
Qui peut voir sans brûler les yeux d'une Silvie,
Et qui passe toute sa vie
Content du doux repos qu'il sçait se ménager,
Est un destin digne d'envie!

Deux Bergers.

Ah, qu'un Berger se rend heureux
Quand il sçait s'affranchir des tourmens amoureux!

DAMON, DAPHNIS.

Ouy, l'amour gaste tout; resistons à ses charmes,
L'amour seul par ses traits puissans,
Peut nous donner des alarmes,
Il peut luy seul troubler nos plaisirs innocens.
Oüy, luy seul fait verser des larmes
A ceux dont une fois il a ravy les sens.

TIRSIS.

C'est un cruel Tiran dont le dehors aimable
Cache tout ce qu'il a de fiel;
Avec une bouche de miel
Il soufle un venin redoutable.
Non, non, parmy les amoureux
On ne voit point d'hommes heureux.

Tous les Bergers.

Non, non, parmy les amoureux
On ne voit point d'hommes heureux.

TIRSIS.

Helas! si la jeune Silvie
N'eust point de Lyciscas troublé l'heureux repos,
Lyciscas aujourd'huy frais, gaillard & dispos,
Joüiroit encor de la vie.
Non, non, parmy les amoureux
On ne voit point d'hommes heureux.

DAPHNIS.

Fuyons l'amour, ce tiran de la terre,
Bannissons-le tous de nos cœurs.
Resistons fortement à ses appas trompeurs,
Et ne nous lassons point de luy faire la guerre.
Heureux qui resiste à ses traits !
Plus heureux mille fois qui ne les sent jamais !

TIRSIS.

Resistons à l'amour, détestons sa puissance,
Tout dépend de la résistance.
Tels qui déja croyoient en estre les vainqueurs,
Pour avoir seulement trop tost quitté les armes,
Ont payé ses douceurs
Par un amer torrent de larmes,
Non, non, parmy les amoureux

On ne voit point d'hommes heureux.

DAMON.

Au plaisir de la chasse il n'est rien qui ne cede.
Le travail à son tour
Bien souvent nous aide
A dompter l'amour,
L'amour qui peut luy seul troubler le plus beau jour.

TIRSIS.

A la Chasse, au travail il n'est rien qui ne cede,
A la Chasse, au travail employons donc ce jour,
Et sans nous amuser à parler de l'amour,
Allons-tous contre luy nous servir du remede
Que nos Champs & nos Bois nous offrent tour à tour.

Mr le Prince Philippes de Savoye, Frere de Mr le Comte de Soissons, mourut icy, au commencement de ce mois, de la petite Verole. Il n'estoit que dans sa trente-cinquiéme année, & possedoit des Benefices tres-considerables, entre lesquels estoit l'Abbaye de St Pierre de Corbie, que Sa Majesté a donnée à Mr le Cardinal de Janson. Ce Prince estoit petit Fils de Thomas François de Savoye, Prince de Carignan, Chevalier de l'Ordre de l'Annonciade, Grand Maistre de France, & General des Ar-

mées de Sa Majesté, l'un des plus grands Capitaines de son temps, mais malheureux en ses entreprises, ce qu'il a eu de commun avec tous les Princes de sa Maison qui ont porté le nom de Thomas. C'estoit le cinquiéme Fils de Charles Emanuel Duc de Savoye, & de Catherine Michelle d'Austriche, Infante d'Espagne, seconde Fille de Philippes II. Roy d'Espagne, & d'Elisabeth de France. Il mourut le 22. Janvier de l'année 1656. laissant de Marie de Bourbon, Fille de Charles de Bourbon,

Comte de Soiſſons, Prince du Sang, Pair & Grand Maiſtre de France, qu'il avoit épouſée en 1624. Emanuel Philibert Amedée de Savoye, Prince de Carignan, qui eſt encore vivant, Joſeph Emanuel Jean de Savoye mort à Turin en 1656. & Eugene Maurice de Savoye, Comte de Soiſſons, Colonel general des Suiſſes & Griſons de France, & Grand Maiſtre de la Maiſon du Roy, Prince auſſi aimé qu'eſtimé, brave, intelligent dans la Guerre, & qui auroit eſté loin, ſi la mort dans ſes plus belles

années n'avoit pas mis fin aux esperances que sa valeur, & sa conduite avoient fait si justement concevoir de luy. Il avoit épousé en 1657. Olimpe de Mancini, Niece de Mr le Cardinal Mazarini, & en a laissé trois Fils & deux Filles, sçavoir le Prince Thomas Loüis de Savoye, aujourd'huy Comte de Soissons, le Prince Eugene de Savoye, & le Prince Philippes qui vient de mourir, & qui avoit servi avec gloire dans l'Armée des Venitiens contre les Turcs, Mesdemoiselles de Soissons qui ont de

meuré avec Madame la Princesse de Carignan leur Grand-Mere, jusqu'à sa mort, ont choisi leur demeure dans un Convent depuis ce temps-là.

J'ay encore à vous apprendre la mort de Messire Sebastien de Rosmadec, Marquis de Molac, Seigneur de Tyvarlan, de Pontecroix, de Tregouay, de Kergournades, arrivée icy le 6. de ce mois. Il estoit Lieutenant General de Bretagne, & Gouverneur des Chasteaux, Villes & Comté de Nantes, & vivoit avec beaucoup de magnificence, tenant bonne

bonne Table, faisant des Fêtes dignes des Princes, donnant des Spectacles, & regalant les Etrangers & les Voyageurs. Il est mort agé de soixante & quatre ans, laissant deux Fils & trois Filles de Renée Budes, Marquise de Sacé & Comtesse de Guebriant. Mr le Marquis de Molac son Fils Ainé, Mestre de Camp d'un Regiment de Cavalerie, & qui depuis dix neuf ans sert le Roy dans ses Armées, avoit eu la survivance de ses Gouvernemens, en épousant Caterine Gaspare de Scoraille,

Sœur de feuë Madame la Duchesse de Fontange. M^r le Comte de Guebriant son second Fils, Colonel d'un Regiment d'Infanterie, sert presentement en Piémond, & s'est signalé à la Bataille de Marsaille qui s'est donnée le 4. de ce mois. Les trois Filles sont Religieuses dans l'Abbaye de Lecoa en Bretagne. La Maison de Rosmadec est l'une des premieres de cette Province-là, & des plus illustres de France. La Grand Mere de feu M^r le Marquis de Molac, estoit Françoise de Montmorency, Grande-

Tante de Mr le Marechal Duc de Luxembourg.

Comme vous aimez les Ouvrages qui sont sur des matieres pareilles à celle du Traité qui suit, je ne fais point difficulté de vous l'envoyer.

DE LA NATURE DU FEU.

LE Vuide est une chose si défectueuse dans la Nature, que cela a donné lieu de croire aux Cerveaux les mieux

senſez, qu'il n'y en avoit point, & meſme qu'il eſtoit impoſſible qu'il y en euſt. On voit que la Nature a un ſoin particulier d'empeſcher ſon exiſtence par la liaiſon neceſſaire qu'elle met entre les Elemens qui ſont ſi unis enſemble, que l'Eau s'éleve plûtoſt contre ſa nature pour ſe lier avec l'Air, qui eſt tiré par les efforts d'une pompe. Quelques-uns ont cru que ſi le Vuide ne pouvoit eſtre dans la Nature, il y avoit un certain dehors en elle qui ſembloit devoir eſtre vuide, c'eſt à dire, privé des qualitez élementaires, parce qu'on ſe preſ-

crit un certain eſpace qui détermine & renferme l'étenduë poſſible des Elemens juſqu'à la region æterée. C'eſt ainſi qu'on s'eſt plûtoſt attaché à rechercher s'il y avoit du Vuide en la Nature, que de s'appliquer à découvrir ce que c'eſt proprement que le Vuide, qui eſt le veritable chemin qui peut conduire à décider de ſon exiſtence. Il eſt d'autant plus difficile de concevoir la nature du neant ou du Vuide, qu'on reconnoiſt comme la privation de l'eſtre, qu'eſtant privé de toutes les circonſtances qui conviennent à la ſubſtance, on ne peut avoir aucune priſe

dessus, si bien que tout rien qu'on le fasse, il semble necessaire que ce soit quelque chose, s'il est vray qu'il occupe de l'espace, & qu'il existe.

Ceux qui ne peuvent envisager la Nature avec ce defaut, qu'ils croyent qu'elle a en horreur, n'ont pas remarqué la necessité des Contraires qui en font voir une infinité; & que comme il n'y a rien qui n'ait, ou son contraire, ou son opposé, son extremité, ou sa privation, l'estre pris par differens degrez de plus ou moins parfaits, constitué necessairement ses deux extremitez

d'un lieu tres-bien rempli p un estre tres-parfait & tre composé, & un qui sera no seulement la diminution d'u substance au centiéme degré moi parfait; mais la privation enti re de cette substance, aprés avc esté la quasi privation. On pou ra comprendre plus facileme cela par les modes sous lesque la Nature a renfermé l'estre d puis l'excés le plus parfait de composition jusqu'à l'excés de simplicité. On verra une certai continuité dans cette differenc qui doit aller d'une extremité l'autre en liant ces deux contra

res, le rien avec l'estre rèel; par deux autres corps & substances, dont l'une participe moitié à la composition, & l'autre moitié au neant ou vuide, estant unis ensemble par une qualité de corps simple, qui est propre à l'un & à l'autre, c'est à dire que l'air est demy simple d'une part, & demy vuide de l'autre, & l'Eau est aussi demy simple & demy composée, ce qui paroist en ce qu'elle reçoit l'impression des couleurs qu'elle n'a pas proprement à cause de sa nature simple, mais qu'elle peut avoir à cause de sa qualité qui la fait participer moitié à la

composition. Un corps composé est doüé d'une nature solide; le corps liquide tenant le milieu entre le solide & le fluide n'est plus qu'un demy composè. Or le Vuide, qui n'est ny solide, ny fluide, doit estre l'Ennemi & le contraire de l'Eau, à cause de sa nature contraire, & par consequent c'est le Feu, qui n'est autre chose qu'une extremité, opposé de la composition & l'excés de la simplicité. Si l'Air est pris communement pour le Vuide, à cause de sa grande simplicité, & à cause qu'il cede la place à un corps solide, comme plus digne de l'occu-

per, le Feu qui eſt proprement le point extrême de la ſimplicité, & de la moitié plus ſimple que l'Air, doit donc eſtre le Vuide tout-à-fait, & le veritable Vuide de nos Philoſophes. On verra facilement par quatre circonſtances qui conviennent tout enſemble au Feu & au Vuide, que ces deux choſes qu'on a cruës juſqu'à aujourd'huy d'une nature bien differente, ſont la meſme. L'excés de la ſimplicité en eſt une qui convient à tous les deux, & qui les confond en une ſeule choſe. L'action deſtructive du Feu, lors qu'il conſume les corps mixtes,

est non seulement une marque de sa qualité d'extrême simplicité, mais un effet qui resulte necessairement du neant, puis qu'il aneantit, ce qui ne prouve que trop que c'est le Vuide. La troisiéme est, que si le Vuide ne peut pas subsister, on voit que le Feu a ce defaut, & cette impuissance de n'oser occuper & remplir un lieu preferablement à l'Air qui le tuë, pour en prendre la place. Enfin la lumiere, qui est une chose qui convient parfaitement bien au Feu & au Vuide tout ensemble, doit nous confirmer que le Feu est le Veritable vuide.

La blancheur n'est pas une couleur, c'est plûtost la privation des couleurs, si bien que si le Vuide est l'excés de la simplicité, il doit estre l'excés de la privation des couleurs qui ne conviennent qu'aux corps composez; & par consequent il doit estre l'excés de la blancheur, & en mesme temps la lumiere qui resulte de l'excés de cette blancheur. Si la neige estoit au dixiéme degré de simplicité & de secheresse, elle seroit aussi au dixiéme degré de blancheur, & par consequent elle produiroit une lumiere dix fois plus parfaite qu'elle ne fait. On ne

doute pas que la lumiere ne resulte du Feu ; il ne faut pas douter aussi que si le Feu n'estoit pas le Vuide, qu'il eust quelque degré de composition ou de subsistance, il auroit aussi quelque degré de couleur, & par consequent cette blancheur ébloüissante qu'il communique à l'air est une demi-substance. Il y est communiqué, non comme une qualité émanée de luy-mesme, ou comme un accident, mais comme la chose mesme, ou une partie de cette blancheur, qui n'est autre chose que le Vuide repandu dans l'air ; & de mesme qu'une liqueur rouge ne commu-

nique point ſa rougeur à l'eau ; que lors qu'on les mélange, elle reçoit non ſeulement l'accident de la choſe, mais auſſi la ſubſtance, l'Air étant un demi-vuide, ne peut recevoir qu'une demi-blancheur ou lumiere.

Il eſt aisé de concevoir que la lumiere & la chaleur qui ſont des qualitez qui ſemblent devoir conſtituer naturellement une ſubſtance au feu, naiſſent ſimplement de deux circonſtances qui n'ont aucun degré de ſubſtance, car la blancheur qui cauſe la lumiere n'eſt pas une ſubſtance, puis qu'elle eſt plûtoſt la marque de la

privation de substance par sa privation de couleur, & la chaleur qui a pour principe le mouvement, ne constituë aucunement de substance au feu, de sorte que rien n'empesche qu'on ne reconnoisse le feu pour le Vuide des Philosophes, qu'on ne le place au centre du monde dans l'espace qu'occupe le soleil, & qu'on ne luy donne le nom de Phebus & d'Apollon.

Il me semble qu'il n'est plus necessaire de faire voir que le Vuide est d'une nature chaude & seche, pour persuader entierement que c'est le Feu mesme. Cela est

aisé; il ne faut que raïsonner de la sorte. Si la pesanteur est la cause du repos, le Vuide qui est l'excez de la legereté, doit estre un mouvement violent, & parce que le repos est la cause de la froideur, le Vuide estant un mouvement extréme, il doit estre une chaleur excessive. Ce qui donne l'excez à la chaleur, c'est la secheresse, reste à voir si le Vuide a cette qualité. On raisonne encore de cette sorte. Si les corps les plus composez ont le plus d'humide, le Vuide qui est le plus simple doit donc estre le plus sec; si les corps les plus pesans sont les plus froids,

le Vuide qui est tres-leger doit donc estre le plus chaud. Enfin si les Corps les plus humides sont les plus pesans, le Vuide qui est tres-leger, doit donc estre le plus sec, si bien que si le Vuide est tres-chaud & tres-sec, ce sont les deux qualitez qui font exister le Feu au sentiment de tout le monde.

C'est une plaisante antithese de dire que le rien soit quelque chose, où que le neant produise ces deux beaux effets de chaleur & de lumiere. C'est aussi un paradoxe assez estrange de pretendre que le Feu ne soit rien, & que ce

ne ſoit autre choſe qu'un eſpace privé de ſubſtance. Ce ſentiment paroiſtra d'abord choquant chez ceux qui jugent des choſes par prevention, qui n'aiment pas la nouveauté, ou qui ne ſe laiſſent pas facilement gagner par la raiſon. Quoy qu'il en ſoit, les reflexions ſur reflexions m'ont porté à ce ſentiment, & les apparences les plus plauſibles me font croire que cela eſt ainſi, & que la nature a ſoin de corriger les choſes les plus deffectueuſes par des avantages qui accompagnent ſes vices, lors qu'elle ne peut les empeſcher d'exiſter. Elle tire de l'utilité de

l'erreur qui cause tout l'èclat, & toute la beauté de la verité. Elle fait des choses irregulieres, afin de donner lieu au mouvement & à l'action des hommes qui sont des choses qui n'existeroient point si elle n'avoit laissé rien à faire. Elle a introduit la faim qui nous paroist un defaut ou un mal. Cependant ce n'en est pas un, puisque sans la faim nous n'avons pas le plaisir du goust, & nous ne trouvons rien de bon. Elle a donné la tristesse & le chagrin, mais elle repare ce mal par une justice admirable, & inconnuë aux hommes, en distri-

buant à chacun autant de joye qu'il a eu de chagrin, & autant de plaisir qu'elle a permis que l'on ait souffert de peine. Elle a mis la froideur comme une chose incommode & nuisible. Cependant elle est tres-utile, & aussi necessaire que le chaud, puis qu'elle le modere, car s'il n'y avoit point d'Hiver, mais un Esté continuel, la terre seroit bien-tost seche, aride & brulée, si bien qu'elle ne produiroit rien. Elle fait aussi profit du Vuide, puis qu'elle fait qu'il doit estre necessairement l'excés de blancheur qui produit la lumiere qui nous fait vivre,

puis que son extrême simplicité & legereté, luy cause un mouvement violent, qui fait naistre la chaleur, laquelle fait naistre toutes choses en faisant renaistre le Printemps.

Si les cœurs tendres trouvent de la douceur à aimer, il arrive rarement que cette douceur ne soit pas suivie de quelque amertume, soit par les obstacles que les Amans trouvent à leur passion, soit par l'infidelité qui est presque toûjours inevitable, si tost que le temps commence à ral-

ſentir leur premiere ardeur. Une jeune Demoiſelle, conſiderable par les agrémens de ſa perſonne, & par ſon eſprit, & d'une naiſſance aſſez diſtinguée pour autoriſer les ſentimens de fierté qui luy eſtoient naturels, menoit une vie tranquille auprés d'une Mere, qui voyoit avec plaiſir l'heureux penchant qu'elle avoit pour la Vertu. La Coqueterie eſtoit ſon averſion, & loin de chercher à s'attirer des Adorateurs par des complaiſances qui ne fuſſent pas tout à fait dans l'ordre, la lecture & les ouvra-

ges ausquels les Filles ont accoutumé de s'occuper, étoient ses plus ordinaires divertissemens. Quoy que sa conduite fust fort reguliere, & accompagnée d'une tres grande reserve, ses manieres engageantes & honnestes n'avoient pas laissé de luy donner une Amie d'un caractere entierement opposé, à qui elle faisoit souvent des reproches de ce qu'elle mettoit tous ses soins à plaire, sans songer à autre chose qu'à des parties de plaisir, & à mandier en quelque sorte les douceurs qu'on luy disoit.

Elle disoit mesme quelquefois qu'elle ne comprenoit pas comment il s'estoit formé de l'intelligence entre-elles, puis que leurs humeurs avoient si peu de rapport, mais l'esprit de cette Amie estoit tellement insinuant, & l'enjoüement qu'elle avoit sur toutes choses la faisoit toûjours trouver d'une conversation si agreable, que la Mere mesme, toute serieuse qu'elle estoit, ne pouvoit se passer d'elle. Il n'étoit pas pourtant aisé de l'avoir aussi souvent qu'elles l'auroient souhaitté, a cause que
cher-

cherchant à se divertir par tout, elle se laissoit entrainer par les plaisirs. Tandis qu'elle s'y donnoit entierement, la Demoiselle demeuroit en solitude, ne voyant presque personne, à l'exception d'un Cavalier, qui depuis trois ans avoit un appartement dans la maison où elle logeoit. C'estoit un homme qui se piquoit de naissance, & qui n'estant pas mal fait, presumoit beaucoup de son merite. Il debitoit assez bien les choses, & son entretien n'estoit pas desagreable. Comme la maison

leur estoit commune, il ne faut pas s'estonner si le Voisinage luy facilita un fort grand accés chez la Demoiselle. Il la voyoit tres-souvent, & la Mere auroit eu mauvaise grace de refuser ses visites, qui quoy que frequentes, estoient tres-respectueuses, & ne pouvoient donner à parler, puisque c'êtoit un commerce ignoré de tout le monde. Sa Fille ayant beaucoup de merite, & une figure des plus avenantes, elle se flata que le Cavalier en deviendroit amoureux. Ils avoient le temps de se connois-

tre l'un l'autre, & c'est ainsi que se font la plus-part des Mariages. En effet, le Cavalier s'accoustumoit peu à peu à dire à la Demoiselle qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, & si la Demoiselle ne repondoit rien qui luy marquast qu'il pourroit toucher son cœur, au moins luy faisoit-elle paroistre que ses visites luy faisoient plaisir. Les choses n'avoient pas encore esté plus avant, lorsque la Mere voulant se loger plus commodement changea de quartier, & choisit une maison dans

un autre qui estoit fort éloigné de celuy qu'elle quittoit. Ce changement chagrina le Cavalier, qui se voyoit par là privé du plaisir de voir à toute heure la personne qu'il aimoit. Cependant comme il se sentoit touché de ses belles qualitez, il ne laissa pas de luy rendre encore de tres-frequentes visites. La Mere souffrit les premieres, avec le mesme agrément qu'elle avoit souffert toutes les autres, mais voyant qu'il continuoit ses empressemens, elle eut enfin un entretien particulier avec luy, &

luy ayant dit que ſes aſſiduitez, qui n'eſtoient pas remarquées lors qu'ils demeuroient dans une meſme maiſon, pouvoient alors donner ſujet de parler au deſavantage de ſa Fille, elle le pria de s'expliquer ſur les ſentimens qu'il avoit pour elle. Le Cavalier ne balança point à luy répondre, qu'ayant connu dans ſa Fille tout ce qui pouvoit luy attirer la parfaite eſtime du plus honneſte homme, il ne s'eſtoit fait un plaiſir de luy donner tous ſes ſoins que dans le deſſein de l'épouſer, mais

qu'il dépendoit d'une Mere imperieuse, qui ayant beaucoup de bien, pourroit luy en faire perdre la plus considerable partie, s'il faisoit ce Mariage sans avoir eu son consentement ; qu'il avoit déja mis en usage differens moyens pour tâcher de l'obtenir, & qu'aussi-tost qu'il auroit pû gagner son esprit, il luy feroit voir qu'il ne pouvoit estre heureux que par l'honneur de son alliance. La Mere ne l'ayant pû obliger à se déclarer plus précisement, l'asseura que quand il se verroit en estat de

disposer de luy-mesme, il seroit toûjours écouté avec plaisir, mais comme elle n'aimoit pas les mauvais contes, elle le pria de ne plus venir chez elle qu'une fois en quinze jours, & cela fut dit d'une maniere si absoluë, que le Cavalier ne douta point qu'il ne fust tres mal receu s'il en vouloit user autrement. Il se plaignit à la Belle des defenses rigoureuses de sa Mere, & la Belle luy répondit un peu fierement, quoy qu'avec beaucoup d'honnesteté, que s'il l'aimoit veritablement, il prendroit des mesu-

res assez promptes, pour ne laisser pas durer long-temps le chagrin qu'il luy marquoit d'estre obligé de diminuer le nombre de ses visites ; que l'interest de sa gloire devoit l'emporter sur toutes choses, & valoit bien qu'il se contraignist jusqu'à ce qu'il fust en pouvoir de luy prouver qu'il n'avoit pour elle que des veuës tres-legitimes. Le Cavalier pria de nouveau, & ce qu'il vouloit ne luy fut point accordé. On ne luy permit que trois visites par mois, & il s'en écoula deux de cette sorte. La

Belle qui ne s'estoit pas ass
connuë jusque là, sentit qu
luy manquoit quelque cho
pour estre contente. Elle ex
mina son cœur serieusemen
& aprés plusieurs reflexion
quoy que sa fierté s'efforça
de rejetter ce qu'elles luy a
prenoient, elle ne put se c
cher que l'amour du Cavali
avoit fait sur elle des impre
sions plus fortes qu'elle n'
voit cru. Les reproches qu'el
se fit là-dessus à elle-mesm
& l'impuissance où elle se tro
va de s'en détacher assez po
le pouvoir perdre, sans qu'e

le en souffrist, la firent tomber dans un chagrin qui parut aux yeux de son Amie. Elle s'obstina en vain à luy vouloir faire croire qu'elle estoit toûjours dans la mesme situation d'esprit. Cette Amie qui avoit de fort bons yeux, tourna si habilement ses conjectures, qu'en gardant toûjours son enjoüement ordinaire, elle luy fit enfin avoüer que la solitude estoit trop forte pour elle depuis que sa Mere avoit éloigné le Cavalier. Elle n'eut pas si tost découvert le mal, qu'elle songea au remede. Elle

fit voir à la Belle, que puiſque le Cavalier avoit des intentions tres-legitimes, & que ſes chagrins luy faiſoient ſentir les favorables diſpoſitions qu'elle avoit pour luy, c'eſtoit ſe rendre ennemie de ſon bonheur, que de ſe priver du plaiſir ſenſible qu'elle trouvoit à le voir; qu'il ne falloit pas aller contre l'ordre de ſa Mere, qui mal à propos s'eſtoit fait un point d'honneur de n'en plus ſouffrir de viſites aſſiduës, mais qu'elle pouvoit venir fort ſouvent chez elle, où elle eſtoit ſeure que le Cavalier ſe

trouveroit toutes ſes fois qu'elle voudroit bien qu'on l'avertiſt. La Belle parut d'abord effrayée de la propoſition, mais ſon Amie la traitant de prude à contretemps, luy leva ſi bien tous ſes ſcrupules, que s'eſtant laiſſé perſuader, elle conſentit aux rendez-vous. Ce fut pour le Cavalier une joye inconcevable. L'air de miſtere qui entroit dans toutes leurs entreveuës, eſtoit un doux aſſaiſonnement, qui en augmentoit le prix. Il l'aſſura mille fois qu'il viendroit à bout de cette Mere facheuſe, qui luy vouloit

choisir une Femme, & comme il avoit une veritable estime pour la Demoiselle, il faisoit paroistre une veritable passion. Cependant les choses demeuroient toujours dans le mesme estat. Ils se voyoient fort souvent, sans que l'un ny l'autre en fust plus heureux. Le Cavalier ne surmontoit point l'obstacle qui l'arrestoit, & la Belle qui estoit trop fiere pour se laisser seduire par son amour, continuoit de vivre avec luy dans une reserve qui luy défendoit toute sorte d'esperance, s'il

n'obtenoit pas le consentement dont il se flatoit. Malheureusement pour cette aimable personne, son Amie, chez qui se donnoient ces rendez vous, ne put se contraindre plus longtemps, & s'abandonna à son caractere, qui estoit d'enlever tous les Amans qu'elle voyoit jour à s'approprier. La trop austere vertu de la Demoiselle donna souvent lieu au Cavalier de s'en plaindre, & l'Amie ne trouva point de meilleur moyen de l'en consoler, qu'en luy faisant voir qu'il trouve-

toit mieux son compte ave
elle. Le Cavalier fut asse
content de ne luy pas voir d
si severes scrupules, & les p
tites avances qui luy furen
faites, l'eurent bien-tost en
gagé à tourner ses vœux d
ce costélà. L'Amie les recei
agreablement, & il ne lu
rendit pas de bien longs se
vices, sans estre récompens
Son enjoûment estoit u
grand charme, & vous jug
bien qu'ayant commencé
vouloir plaire, elle ne ma
qua pas de le redoubler. I
nouvelle passion qu'elle all

ma dans le cœur du Cavalier, ne luy laissa presque plus sentir la premiere ; la Belle le remarqua, & ne sçachant à quoy imputer ce changement, elle repassoit dans son esprit toutes ses manieres pour voir s'il avoit sujet d'en estre choqué. Elle consulta sa fausse Amie, qui luy avoüa qu'elle s'estoit apperçuë depuis longtemps de son refroidissement, sans avoir voulu luy en rien dire. Elle ajoûta que c'estoit l'ordinaire procedé des hommes ; qu'ils se dégoûtoient, ou par les faveurs, s'ils pou-

voient en obtenir, ou pa
refus qu'on leur en faiſ
que puis que le Cavalie
luy parloit plus de mari
il eſtoit aiſé de voir qu'il
ſongeoit qu'à ſe dégager
que ſi elle croyoit ſon c
ſeil, comme ſa fierté
demandoit, elle romp
avec luy ſans attendre q
elle en fuſt abandonn
qu'il y alloit de ſa gl
de le prévenir, n'y ayant
cun ſujet de douter qu'il
trouvaſt bien-toſt des pré
tes pour ne la plus voir.
Belle croyant ſon Amie

tierement incapable de se détacher de ses interests, & animée par toutes les choses qu'elle luy disoit, fit des reproches au Cavalier, sur lesquels il prit peu de soin de la satisfaire. Ce fut assez pour luy faire voir qu'elle n'avoit plus qu'un pouvoir bien foible sur son cœur. Cependant comme il n'y a que le temps qui nous fasse vaincre une forte passion, elle ne put tout d'un coup se resoudre à la rupture; mais quelle fut sa surprise, quand la jalousie luy faisant examiner jusques aux moindres re-

gards de son infidelle Amant, elle découvrit qu'il l'abandonnoit pour sa fausse Amie! Elle eut la force de dissimuler, & estant un jour venuë chez elle deux heures plûtost qu'à l'ordinaire, elle l'y trouva déja arrivé, & tous les deux dans un embarras, qui luy disoit plus qu'elle ne vouloit sçavoir. Elle commença alors à se servir d'espions, & elle apprit, non seulement qu'il venoit toujours au rendez-vous longtemps avant elle, mais qu'il ne manquoit jamais à rentrer chez son Amie, aprés

qu'elles s'estoient separées. La lâcheté de l'un & de l'autre contribua plus à la guerir, que tout l'effort qu'elle auroit pu faire pour obtenir ce triomphe. Il luy parut qu'il falloit manquer de cœur pour aimer une personne qu'il devoit croire indigne de luy, puis qu'elle avoit la bassesse de la trahir & d'abuser de sa confiance, & cela luy donna tant de mépris pour le Cavalier, que quand il auroit voulu revenir à elle, ce qu'elle devoit à sa gloire n'auroit pas permis qu'elle luy eust pardonné.

Ainsi elle luy marqua une heure pour le dernier rendez-vous qu'elle vouloit luy donner, & dedaignant de luy reprocher sa perfidie, elle se contenta de luy dire qu'elle l'avoit appellé pour luy déclarer qu'il ne falloit plus qu'il se contraignît ; qu'elle estoit trop éclairée pour n'avoir pas veu qu'il avoit le cœur touché pour son Amie ; qu'il pouvoit continuer cet attachement, sans apprehender qu'elle y apportast jamais aucun obstacle, & qu'elle luy disoit adieu pour jamais, pleinement vangée de

ſon inconſtance, puis qu'il la quittoit pour une perſonne dont le temps luy découvriroit le vray merite. Elle ſortit ſans leur rien dire de plus, & ils la laiſſerent aller l'un & l'autre fort ſatisfaits de ſe voir dans l'entiere liberté de s'abandonner à leur paſſion. La fauſſe Amie ne laiſſa pas de ſe ſentir vivement bleſſée du mépris que la Belle luy avoit marqué par ſes dernieres paroles, & pour s'en vanger, elle inventa les choſes les plus fâcheuſes qu'elle luy fit dire de pluſieurs perſonnes, qui meri-

toient qu'on les épargnast. Les Parties interessées s'en plaignirent à la Belle, qui étant bien forte par son innocence, ne manqua pas de rejetter hautement la calomnie sur celle qui l'avoit faite, & cette malicieuse personne, cherchant à mettre le Cavalier hors d'estat de renoüer jamais avec elle, asseura avec une effronterie qui ne se peut concevoir, qu'elle avoit fait devant luy les medisances dont on se plaignoit. Le Cavalier bien aise de plaire à sa nouvelle Maistresse, parla le mesme langage, & la Belle

outrée d'une telle lâcheté; l'ayant rencontré un jour dans une maison où elle alla, luy demanda en presence d'une grande Compagnie, s'il estoit vray qu'il luy eust entendu dire les choses qui se debitoient contre-elle. Il eut la bassesse de le soustenir, & la Belle, que l'interest de la verité, & le souvenir de sa trahison portoient à ne pas souffrir l'injure qu'il luy osoit faire, la repoussa par un dementy qui fut accompagné d'un Souflet qu'elle luy donna de toute sa force. Le Cavalier demeura si interdit d'un

emportement si peu attendu, que tandis qu'il s'occupoit à songer de quelle maniere il s'en vangeroit, elle eut le temps de jetter la main sur son Epée qu'elle luy osta. Tous ceux qui estoient presens l'environnerent, dans la crainte qu'elle ne voulust aller au delà du soufflet donné. Le Cavalier revenu de son étourdissement, dit qu'il n'ignoroit pas comment on devoit agir avec une Femme, & demanda son épée. La Belle luy répondit fierement qu'il estoit vaincu, puis qu'il s'estoit laissé desarmer,

& que les Vaincus estant obligez de demander la vie aux Vainqueurs, elle ne se dessaisiroit jamais de cette marque de sa Victoire, qu'il n'eust declaré que tout ce qu'il avoit dit d'elle estoit une Calomnie. On disputa fort long-temps sur cet accommodement, & enfin, comme il devoit estre fort honteux au Cavalier, qu'on publiast dans le monde qu'il eust laissé son Epée entre les mains d'une Femme, il se resolut à faire une partie de la satisfaction qu'elle demandoit. La fausse Amie, qui

n'est point encore revenuë de là Campagne où elle est depuis un mois, y a receu la nouvelle de cette avanture, & on tient qu'elle fulmine de la bonne sorte contre la conduite du Cavalier, qui a donné tant d'avantage sur luy à sa Rivale. Cela produira peut-estre encore quelque Scene, dont j'auray soin de vous faire part.

Les matieres curieuses ont toujours l'avantage de vous plaire, & je croy qu'il n'y a rien de plus curieux que ce que vous allez lire. Ce sont

des Remarques de Mr. Poupart.

ANALYSE.

Des Cornes du Limaçon de jardin, avec la raison méchanique de leur mouvement.

IL n'y a rien de plus connu que l'exterieur des cornes du Limaçon. Elles attirent les regards des Curieux, elles font le divertissement des Enfans, elles ont merité les reflexions des Sçavans. On connoist d'une seule

veuë que cet animal a quatre cornes chaperonnées, une tache à leur extremité, une ligne noire tout au long de leur cavité, un rentrement de dehors en dedans, & de dedans en dehors, comme celuy d'un bas de soye qu'une main tire par dedans, & repousse en dehors. L'Analyse que j'en ay faite m'apprend que cette ligne noire qu'on voit à la faveur de cette transparence, est un petit muscle envelopé dans sa tunique, fortement attaché au sommet de la corne, tout au long de laquelle il regne à son aise, sans contrainte, sans attache, &

continuë sa route par le col jusqu'au milieu de sa base, qu'il abandonne pour entrer dans la coquille, à laquelle il s'attache vers les premieres volutes de la spirale.

C'est ce muscle qui tire la corne du Limaçon en dedans avec tant de vistesse, qui la fait badiner, foüeter, sonder en haut, en bas, à droit, à gauche avec tant de vivacité; car si l'on emporte l'extremité du muscle, il se retire de la corne avec une vistesse extraordinaire, il n'y paroist plus. La corne demeure lâche, languissante, oisive. On ne la voit

plus dans cette belle & vive activité, quoy qu'elle ait encore quelque mouvement par sa vertu musculeuse. La petite tache qu'on voit au sommet de la corne, n'est qu'un peloton, un lacis, un entortillement de l'extremité des fibres du muscle. En voicy la preuve. Si l'on débarasse adroitement le muscle de sa tunique, on voit la continuité du muscle avec le corpuscule noir. Si sans détacher le peloton on le met sur l'ongle, & qu'on le frotte doucement avec le doigt, il se fait un developement de ce petit lacis. Si on touche à la corne, son enfonce-

ment commence toujours par ce petit point noir. Si on la lie par sa baze, il n'y a que cette tache qu'on voit à son aise enfoncée, ridée qui fasse effort. Ce globule n'est donc que l'extremité des fibres du muscle ; car de croire avec le curieux Lister, de l'Academie Royale des Sciences de Londres, que ce corpuscule noir soit l'œil de l'animal, je ne sçaurois m'y resoudre. Quelque objet qu'on luy presente sans le toucher, il ne donne aucune marque qu'il l'apperçoive.

Ce n'est pas une merveille de voir un organe s'acquitter de ses

fonctions, lors qu'il est armé de tous ses muscles, mais de le voir privé de ce secours, & obeir aux ordres de l'animal, c'est un paradoxe pour tous les Anatomistes.

O belle Nature, que d'économie dans vostre gouvernement! Que de sagesse dans toutes vos actions! Que de grandeur dans vos moindres productions! Cette admirable Artisanne qui se plaist à varier ses Ouvrages, & qui peut-estre en cette occasion, n'a pû commodement mettre en usage la regle generale des muscles pour faire mouvoir de dedans en dehors les quatre sensibles bâtons

dont elle a pourveu son petit aveugle, a eu recours à une Machine hydraulique. Les cornes du Limaçon en sont les pompes, sa bouche & ses levres les pistons qui refoulent l'eau dans ses canaux par quatre ouvertures sensibles qu'ils ont sous la levre superieure. C'est par ce refoulement d'eau que les cornes du Limaçon sont lancées en dehors avec tant de vîtesse, aprés que le petit muscle les a retirées en dedans. Les experiences qui suivent vont démontrer cette verité.

J'ay coupé le moins que j'ay pû d'une corne par son extremité,

elle s'est vuidée de quantité d'eau à cause de la grande contraction & du rentrement que l'animal faisoit dans sa coquille. Quelque temps aprés la corne a paru, & s'est remplie d'eau, parce que l'ouverture estoit si petite, que l'animal en pompoit davantage qu'il n'en perdoit. Je l'ay comprimée entre les deux doigts ; cette compression a produit un grand jet d'eau bleuastre, limpide & transparente, qui n'avoit rien d'analogue avec cette liqueur gluante qui sort de l'animal quand il se contracte. J'ay fait une ouverture longitudinale au milieu d'une

autre corne, l'eau en est toute sortie, la corne se renfla mollement, & tomboit en bas, l'animal fournissant un peu plus d'eau qu'il ne s'en écouloit par l'ouverture. Enfin j'ay fait une grande incision dans la baze d'une corne saine. Elle s'est desemplie, & n'a plus paru, parce qu'il se perdoit autant d'eau par l'ouverture que la pompe en fournissoit. Pour ce qui est du petit chapiteau qu'on voit à l'extremité de la corne, ce n'est qu'une dilatation de la peau, que l'eau fait boursoufler par son refoulement. Il faut de la patience & de l'exactitude pour faire

tes experiences. Je ne desespere pas que cette ingenieuse pompe ne serve de principe pour rendre raison de plusieurs mouvemens qu'on attribuë peut estre trop legerement à l'action des muscles.

Je vous envoye des Vers de Madame des Houlieres, & non seulement ce sont des Vers dignes d'elle, ce qui doit vous en donner la plus grande idée ; mais vous les admirerez d'autant plus, que quoy qu'ils soient faits sur une matiere qui semble sterile, elle y a meslé les pensées du monde

les plus agreables, & en fort grand nombre; mais que ne peut pas un genie aussi élevé & aussi beau que le sien! Elle se plaignoit du mauvais Vin de l'année derniere, & Mr Arnaud, Fermier General, toujours genereux pour ses Amis, & ne negligeant aucune occasion de les obliger, luy en envoya un muid avec du Caffé. C'est pour l'en remercier que Madame des Houlieres a fait les Vers que vous allez lire.

EPISTRE.

APrés que tous les Elemens,
Par d'horribles dereglemens,
Nous ont fait une longue guerre,
Lors qu'il semble que le Soleil
N'est plus amoureux de la Terre,
Par quel charme ay-je à mon réveil
Une piece de Vin pareil
Au précieux Nectar du Maistre du
Tonnerre?

Quel genereux Mortel peut avoir
pris ce soin,
Dont nos modernes Esculapes
S'avisent de trouver que j'ay tant de
besoin,
Quand on n'a tiré de nos grapes
Qu'un Vin, qui froid & vert du
Verjus n'est pas loin?

Ce ne peut estre que Timandre ;
A ce goust de n'épargner rien
Quand on trouve un service à rendre,
Et de faire toujours du bien,
On ne sçauroit pas se méprendre;
Peu de cœurs là-dessus sont faits comme le sien.

§

Ouy, Timandre, c'est vous, & de l'illustre Race
Dont le Ciel vous a fait sortir,
Vous suivez pas à pas la glorieuse trace.
On ne voit rien en vous qui puisse démentir
La pieté, la noble audace,
La generosité, l'éclat
De ces Arcs-boutans de l'Etat,
Ny de ces Heros de la Grace ;
Qui pour les Concerts du Parnasse

Euent toujours un goust si fin, si delicat.

§

C'est à ce doux panchant qu'ils ont eu pour les Muses,
Qui d'eux a passé jusqu'à vous,
Que je dois l'amitié qui se forme entre nous,
Et qui vous fait chercher tant d'agreables ruses,
Pour faire que chez moy l'on trouve tous les jours
De Caffé, de liqueurs une pleine abondance;
Et de ce vin dont l'excellence,
Pour ma santé, dit-on, sera d'un grand secours.

§

Quoy que l'Histoire en puisse dire,
Le vin qui jadis dans Tibur
D'Horace égayoit la Satyre,

Le vin qu'Anacreon celebroit sur sa Lyre,
N'estoit ny si beau, ny si pur.
A des rubis fondus sa couleur est semblable,
Il tient ce que promet sa brillante couleur.
Une utile & douce chaleur
Fait qu'on pense au sortir de table,
Avoir pris de cet Or potable,
Qui triomphe des ans, qui chasse la douleur,
Qui fait tout, & qui par malheur
N'a jamais esté qu'une Fable.

Cependant quelque precieux
Que soit un tel breuvage, un Zele ardent & tendre
Pour le Public le fait répandre,
Quand LOUIS est victorieux.

Les muids sont défoncez dans les
brillantes Festes,
Où pour luy l'on rend grace aux
Cieux ;
Et tandis que le bruit de ses grandes
conquestes,
Trouble ses Ennemis de sa gloire en-
vieux,
Vostre excellent vin dans ces lieux
Trouble un nombre infini de testes.

Qui l'auroit pu penser! moy, qui dés
le berceau
Suis en habitude de boire
Avec les Filles de Memoire,
Et de m'enyvrer de cette eau,
Qui des tenebres du tombeau
A le don de sauver la gloire,
Enfin, moy, qui jusqu'aujourd'huy
N'avois avec Bacchus presque point
de commerce,

J'ay fait connoissance avec luy.
Heureuse si ce Dieu peut dissiper l'ennuy
Du maudit sort qui me traverse,
Et d'une santé foible estre le ferme appuy.

S

Quand je songe pourtant en personne sensée
A vostre present merveilleux,
A ne vous rien cacher, il me vient en pensée
Qu'il peut, tout beau qu'il est, estre un peu dangereux.
On ne pourroit pas mieux s'y prendre
Pour faire une galante & douce trahison.
Quelque force qu'ait la raison,
Helas. contre le Vin peut-elle se défendre?

Non, & souvent l'Amour mesle pour nous surprendre,
Dans le vin son subtil poison;
Mais par bonheur pour moy, Timandre,
Vous estes plus sage que tendre,
Et d'ailleurs, je suis loin de la belle saison,
Où les pieges sont bons à tendre.

La Place d'Auditeur de Rote estant demeurée vacante par la nomination de Mr l'Abbé d'Ervault à l'Evêché de Condon, le Roy a jugé qu'elle ne pouvoit estre mieux remplie que par Mr l'Abbé de Noirmonstier. C'est un avantage qu'il ne doit, ny à la

grandeur de sa Maison, illustre par son ancienne origine, (vous sçavez que cette Maison est celle de la Trimouille), & encore plus illustre par les services rendus à l'estat, qui luy ont fait meriter les plus grands Emplois, les Charges les plus considerables, & les Dignitez les plus distinguées, ny à l'alliance de M^r. le Duc de Bracciano, Chef de la Maison des Ursins, dont il est Beaufrere, ny à celle de M^r le Duc Lenti, Prince de Belmont, qui a épousé Mademoiselle de Noirmonstier, Ca-

rette de Madame la Duchesse de Bracciano; il ne le doit qu'à son seul merite, s'estant monstré digne de tout à Rome où il a esté long-temps. Il est Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, & à paru sur les bancs comme un homme qui auroit attendu sa fortune de la doctrine qu'il y auroit fait paroistre. Il a gouverné le Dioceze de Laon en qualité de Vicaire General, avec toute l'application que peut demander une fonction si importante. Je ne vous dis rien de son esprit, il l'a aisé,

délicat, & une finesse de goust qui paroist en toutes choses.

Je vous fais plaisir sans doute, à vous qui aimez à reflechir sur vous mesme, en vous apprenant, qu'on a fait une nouvelle Edition des *Reflexions sur les Defauts d'Autruy* de Mr l'Abbé de Villiers, & qu'il l'a augmentée d'une seconde partie. Quoy que cet Ouvrage ne soit qu'un amusement par lequel il se délasse d'un travail plus serieux, on ne laisse pas d'y rencontrer tout ce qui peut le rendre agréable & instructif. On y remarque

remarque ſurtout le caractere d'un parfaitement honneſte homme, qui propoſe ſes penſées ſans enteſtement, & ſans partialité, choſe rare dans les Auteurs des Livres de Critique.

Il l'eſt beaucoup qu'à douze ans on puiſſe faire des Vers auſſi bien tournez que ceux que vous allez lire. Cependant ils ſont d'un Enfant de qualité qui n'a que cet âge, & ont eſté faits pour une petite perſonne qui n'eſt de meſme que dans ſa douziéme année. Ils luy furent envoyez avec

une Corbeille fort galante remplie de tous les fruits que l'Automne peut donner.

BOUQUET SANS FLEURS.

DAPHNIS.

Puis que Flore n'a plus ny ses Lis
ny ses Roses,
Qu'elle a perdu ses brillantes
couleurs,
Qui sçavent peindre aux yeux les
sentimens des cœurs,
Qu'enfin elle a fait place à de plus
belles choses,
Toy, dont les dons charment tout
l'Univers,
Deesse de l'Automne,
Je t'invoque en ces Vers,
Abondante Pomone,

Aide-moy dans ce jour
A marquer à Philis un innocent amour.

POMONE.

A marquer ton amour je seray toujours preste.
Je sçay que de Philis c'est aujourd'huy la Feste;
Cette jeune Philis, dont la tendre beauté
Par des charmes secrets tient ton cœur enchanté.
Ouy, je connois, Daphnis, l'objet de ta tendresse,
J'ay vû dans mes jardins ton aimable Maistresse,
Flore dans ses beaux jours ne l'effaceroit pas,
Et la fiere Diane envieroit ses appas.

DAPHNIS.

En vain, Pomone, en vain tu voudrois nous décrire
Des charmes que l'on sent, & que l'on ne peut dire,
Laisse là ce dessein, fais moy faire un Bouquet.

POMONE.

Ouy, je le veux, Daphnis. Pour cet aimable objet,
Que les Raisins, la Pesche, & les fruits que je donne,
Prodiguez à l'envy forment une Couronne.

La Republique des Belles Lettres vient de faire une perte veritable, par la mort de Mr de Vaumoriere. C'estoit un Gentilhomme illustre par

ſa naiſſance, & diſtingué par un grand nombre d'ouvrages eſtimez. Sa moindre qualité eſtoit ſon bel eſprit. Il brilloit par tout, mais il eſtoit encore plus honneſte homme qu'il n'eſtoit homme de Lettres. Il avoit l'eſprit vif & aiſé, les ſentimens naturels & nobles, les idées juſtes & diſtinguées, les expreſſions gayes & hardies, les manieres douces & engageantes, le cœur au deſſus de ſon pouvoir & de ſon état, genereux, empreſſé, noble, prevenant, ne connoiſſant d'autre intereſt que celuy

de ses amis; & d'autre plaisir que celuy d'en faire. Il n'avoit rien à luy, tous ceux qui le connoissoient estant plus maîtres de son bien que luy-mesme. Il disoit toujours que l'argent & le cœur ne sont bons que lors qu'on les donne, à quoy il ajoûtoit que c'estoit un moindre mal d'être dupe que de craindre toujours d'estre dupé. Dans un âge fort avancé, il conservoit tout le feu d'une belle jeunesse. Il estoit enjoüé & galant dans les ruelles, modeste avec les gens d'esprit, réjouïssant &

ſolide avec les jeunes gens, toujours doux, toujours poly, toujours agréable en toutes ſortes de ſocietez. Il portoit la joye & le plaiſir avec luy. Sa ſeule preſence avoit l'art de reveiller une converſation aſſoupie ; il avoit & des idées & des termes que perſonne ne pourroit prevoir, & c'eſtoit toujours choſe nouvelle. Comme jamais homme n'a eſté plus generalement approuvé, plus generalement aimé, & plus generalement recherché, auſſi jamais homme n'a eſté plus generalement regretté. Sa

maniere de vie estoit commune; sa conduite égale, sa morale douce, ses reflexions estoient utiles. Simple, familier, humain, sage, complaisant, éclairé, il instruisoit lors même qu'il amusoit davantage. Les graces ornoient tous ses discours, & la douceur de son naturel se repandoit sur ses paroles. Il parloit bien, il écoutoit encore mieux, & sa complaisance deterroit souvent dans les gens, certain merite & certain tour d'esprit qu'ils ne se connoissoient pas eux mêmes. Le don de

conversation n'a jamais esté prodiguéavec plus d'avantage par la nature Sa facilité êtoit soûtenuë d'un fond qu'on ne trouve guere. Il avoit une connoissance parfaite de l'antiquité. Il n'y a pas un nom connu dans l'Histoire, sur lequel il ne sceust un détail curieux, & peu connu. Il sçavoit mettre entre l'Histoire & la Fable un rapport vraysemblable, qui persuadoit agreablement. Il estoit vif & précis dans ses narrations, surprenant dans ses peintures, sçavant dans ses remarques,

ennemi des parentheſes, enjoüé, naturel, éloquent, & ſuivi par tout.

Ce ſont des reflexions faites par tous ceux qui l'ont connu, & que feront toujours ceux qui liront ſes Ouvrages. Le Scipion qu'il nous donna dans ſa jeuneſſe, & les cinq derniers Tomes de Pharamond, ſont un Portrait naturel & reſſemblant de ce genie heureux qu'on luy a trouvé le reſte de ſa vie. Il a donné au Public un aſſez grand nombre d'autres Ouvrages d'Hiſtoire & de Galanterie, où il s'eſt toujours

soutenu. On a lû avec plaisir Diane de France, la Galanterie des Anciens, Adelaïde de Champagne, Agiatis, l'Art de plaire dans la Conversation, & deux Volumes de Harangues sur tous les genres d'Eloquence. On trouve du tour & de l'art dans tout ce qui vient de luy. Il s'expliquoit sans peine, mais il pensoit en homme qui se plaisoit à écrire, c'est à dire, qu'il ne pensoit guere pour luy seul. Il nous a donné depuis peu de temps deux Volumes de Lettres sur toutes sortes de sujets,

Il a donné à ces ſujets un ordre, & aux Lettres des regles pour ce genre d'écrire, Ouvrage utile, hardy, neceſſaire, que perſonne n'avoit entrepris, & qui manquoit à noſtre Langue. Rien ne luy coutoit que le choix des titres & des matieres qu'il vouloit traiter, ſon imagination eſtoit vaſte & fertile. Il ſçavoit beaucoup, & ſa memoire fourniſſoit avec choix & avec fidelité à toutes ſes idées. Il reſte bien des choſes à dire de ſon eſprit & de ſa ſcience. Un caractere auſſi heureux & auſſi riche

voudroit être un peu plus éten-
du. S'il faut parler de ce qu'on
appelle l'homme du mon-
de, on peut dire que jamais
personne n'a eu tant de talens,
tant de sortes d'esprits, & tant
de caracteres differens. Il pre-
noit celuy qu'il vouloit, &
passoit de l'un à l'autre sans
emprunter ces transitions si
dangereuses en mille gens de
Lettres. C'estoit un Protée qui
donnoit à son esprit mille
formes differentes, & qui
toujours le mesme se ressem-
bloit par tout, & n'estoit iné-
gal sur rien. Il sçavoit la pu-

reté & la finesse de nostre Langue, & il écrivoit avec une justesse & une facilité égale en Prose & en Vers. De pareils hommes devroient toujours vivre, si la mort ne leur assuroit une vie plùs douce & plus tranquille.

La mort de Mr de Vaumoriere a esté suivie de celle d'un homme qne tous les Sçavans doivent régreter. Le fameux Mr. Comiers, Docteur en Theologie, si connu dans toute l'Europe, & dont les Etrangers ont recueilly avec tant de soin tout ce que

je vous ay envoyé de luy, soit dans mes Lettres Ordinaires, soit dans les Extraordinaires, a finy ses jours dans l'Hôpital Royal des Quinze-vingts, où il s'estoit retiré depuis qu'il avoit esté assez malheureux pour estre devenu aveugle. La perte de sa veuë ne l'empêchoit point de s'appliquer encore à divers Ouvrages, & tout ce qui regarde les Mathematiques, la Medecine, & la pluspart des autres Sciences, estoit toujours si present à sa memoire, qu'il n'estoit point obligé de se faire lire les

Auteurs, pour en parler avec certitude. Aussi sa profonde érudition luy avoit-elle fait acquerir l'estime & la bienveillance de plusieurs personnes d'un rang distingué, qui par leurs soins & leurs liberalitez contribuoient à le soulager dans le triste estat où il se trouvoit. Il estoit d'un commerce aisé & fort obligeant, & ceux qui avoient besoin de ses lumieres, ne les demandoient jamais inutilement.

J'ay à vous parler d'un Ouvrage nouveau de Mr de Fer,

GALANT

intitulé *la France Trio[...]*

sous le regne de Loüis le

Quoy que je vous en p[...]

re d'avantageux, il m[...]

extremement difficile [...]

en donner une Idée, q[...]

vous le representer tel [...]

sans vous en donner le[...]

Cet Ouvrage est une C[...]

a cinq pieds de long &

haut, & qui n'a pas

d'un pied de tous cost[...]

la Bordure, qui est co[...]

de plus de deux cens [...]

ches remplis des Port[...]

nos Rois, tirez de Tom[...]

Medailles & autres

mens antiques. Chacun de ces Rois est accompagné de deux ou trois des principales actions de son Regne en figures, dont les habillemens sont contemporains, tres-proprement dessinez & gravez, & tous differents. Les descriptions qui sont placées dans d'autres Cartouches, font connoistre le commencement & la fin de leur Regne, leur âge, & le lieu de leur sepulture, avec des lettres de Renvoy pour trouver facilement ces actions & le temps qu'elles se sont passées. Au haut est le Portrait

du Roy en Buste, & celuy de Monseigneur en Medaille, ainsi que des trois Princes, & dans le fond & sur le devant de ce Trophée, les actions Heroïques de Sa Majesté pendant la Guerre & pendant la Paix, sont representées par des Bastimens de diverse nature, par les Duels deffendus, l'Heresie chassée, les Ecoles des Cadets établies, &c. Les Postes & grandes Routes sont marquées d'un trait noir dans la Carte, & le Cartouche du Titre est composé des Armes de toutes les Provinces qui

composent ce Royaume. Entre la Carte & la Bordure on a placé des Tables tres-utiles pour trouver en peu de temps les Provinces & les Villes qu'on souhaite, & les Prerogatives dont elles sont honorées, comme Archevêché, Eveché, Université, Parlement, Chambre des Comptes, Cour des Aides, Cour des Monnoyes, Generalité, Election, Bailliage. Cette Carte est la plus riche & faite avec le plus de travail & de dépense qu'il en ait paru jusqu'à present, en sorte qu'on peut

asseurer, qu'on trouveroit difficilement aucun Ouvrage où il y eust plus d'imagination, qui fist voir plus de parties differentes, & qui épargnast plus de recherches à ceux qui ont besoin de mettre les choses qui sont contenuës dans celuy-cy. Il a esté parfaitement bien receu de toute la Cour. Ceux de vos Amis qui voudront l'avoir, le trouveront chez l'Auteur dans l'Isle du Palais sur le Quay de l'Horloge, à la Sphere Royale.

Je vous parlay amplement dans ma Lettre du

mois passé de la mort de Mr de Ratabon, Envoyé extraordinaire de France à Gennes. Cette place a esté remplie par Mr de Lucienne, Gentilhomme Ordinaire de la Maison du Roy, qui avoit la mesme qualité auprés de Mr le Duc de Mantoüe. Il joint beaucoup de sagesse à beaucoup d'esprit. Ainsi ce choix convient à cet Envoyé, & à la Republique de Gennes. On a nommé pour remplir la place qu'il occupoit à la Cour de Mantoüe, Mr du Pré, Resident à Strasbourg, avant que

cette Place fust sous l'obeissance du Roy, & ensuite à Geneve. Il avoit esté nommé Envoyé auprés de l'Electeur de Mayence, mais la derniere Guerre qui survint peu de temps aprés, empêcha qu'il ne partist. Ces divers Emplois vous font connoistre qu'on est satisfait de la maniere dont cet Envoyé s'en aquite. Il est d'une Famille toute pleine d'esprit.

Il y a presentement un neuviéme lieu vacant dans le Sacré College, par la mort de Mr le Cardinal Chigi, arrivée à Rome le 13. du mois passé

Il estoit Neveu du Pape Alexandre VII. qui l'avoit envoyé en France en qualité de Legat *à Latere*, aprés le Traité fait à Pize, pour la reparation de l'attentat commis le 20. Aoust 1662. par la Compagnie des Corses de la Garde de Sa Sainteté, qui sous pretexte que des Gentilshommes François s'étoient refugiez dans le Palais de Mr le Duc de Crequi, Ambassadeur Extraordinaire du Roy à Rome, en vinrent Tambour battant & Enseignes déployées investir toutes les avenuës, &. poserent huit Corps de

de Garde aux environs, |
empeſcher qu'on n'en ap
chaſt. Mr le Duc de Cr
ayant paru ſur un Balcon,
d'arreſter par ſa preſence
ſolence de ces Corſes, il
rerent contre ſes Feneſtre
ſur ſa perſonne, & ayant
contré Madame la Duch
de Crequi qui revenoit d
Charles de Gaſtinari dans
Carroſſe, ils uſerent de la m
me violence contre elle,
ques à tuer à coups de M
quet un de ſes Pages qui e
à l'une des Portieres. M
Crequi s'eſtant retiré en F

ce par l'ordre du Roy, Sa Sainteté qui fut informée du crime, nomma Mr Rasponi son Plenipotentiaire, & Mr de Bourlemont, Auditeur de Rote, le fut de la part du Roy, pour traiter l'accommodement que ces Ministres signerent à Pise, par lequel il fut arresté entre autres choses, que toute la Nation Corse seroit declarée incapable de servir jamais dans Rome, ny dans tout l'Estat Ecclesiastique, & qu'on éleveroit une Pyramide devant leur ancien Corps de garde, sur le Piedestal de laquel-

le on graveroit une Inscription Latine, contenant le Decret rendu contre les Corses, ce qui fut executé, aprés quoy M^r le Duc de Crequi retourna à Rome où il fut receu avec les plus grands honneurs, & M^r le Cardinal Chigi vint en France. Vous sçavez, Madame, que Sa Majesté extraordinairement satisfaite de ce qu'il luy dit de la part du Pape, le traita avec une pompe vraiment Royale, & luy fit donner tous les divertissemens possibles. Il est mort aprés une longue maladie en sa soixante

& troisiéme année. Le 14. qui fut le lendemain du jour de sa mort, on porta son Corps en l'Eglise de Nostre Dame *del Popolo*, où ceux de sa Maison ont leur Sepulture. Il a institué par son Testament Dom Agostino Chigi son Cousin, Heritier de tous ses biens meubles & immeubles dans l'Estat Ecclesiastique, & a donné tous ceux qu'il possedoit dans les Etats du Grand Duc de Toscane, au Marquis de Zandedara, son Beaufrere, & à ses Enfans, à la charge qu'ils quitteront leur nom pour prendre

celuy de Chigi. Il a laiss
particulier à l'Abbé Zand
ra son Neveu, tous les rev
qui estoient échus de ses
bayes, & qui montent à
de cent mille francs. Il l
laissé aussi un Service de
selle d'argent, obligean
Heritiers à luy fournir
meubles qui luy pour
estre necessaire pour meu
un Palais dans Rome. Il
soit tous les ans de gra
aumônes aux Pauvres,
quels on distribuoit par
ordre des sommes fort c
derables. Il n'a pas oubli

Cardinaux, Creatures d'Alexandre VII & en laissant un Tableau au Pape, il leur en a laissé aussi un à Chacun, & d'autres aux Cardinaux Marescotti, Casanata, Acciaioli, Medici & Astalli. La Maison de Chigi dans la Toscane, commença à estre élevée en la personne d'Augustin Chigi, sous Jule II. qu'ayant reconnû son integrité au maniment des Finances de l'Estat Ecclesiastique dans la Charge de Tresorier General, l'adopta luy & tous ses Descendans dans la Maison de la Rouere, dont ils

ont porté depuis ce temps-là les Armes écartelées avec celles de leur Famille. Ceux qui luy ſuccederent, menerent pourtant une vie privée pendant plus d'un ſiecle, juſqu'à l'exaltation du Cardinal Fabio Chigi, qui ayant eſté placé dans la Chaire de St Pierre, prit le Nom d'Alexandre VII. Les Obſeques du Cardinal Flavio Chigi ſon Neveu, qui vient de mourir furent faites le 15. du dernier mois avec beaucoup de magnificence. Je ne vous puis dire precisément en quoy elle

consista, mais elle ne fut pas beaucoup éloignée des honneurs qu'on rend aux Cardinaux qui meurent revestus des quatre grandes Charges & dignitez qui sont attachées à la Pourpre du Cardinalat, sçavoir au Doyen du Sacré College, au Camerlingue de la Sainte Eglise, au Vice-Chancelier, & au graud Penitencier. Voicy ce que l'on observe quand on les enterre.

Les petits Enfans de l'Hôpital de Sainte Marie de la Charité, appellez communement les Lettrez, qui sont de

pauvres petits Enfans
& abandonnez de leur
de leur Mere, marcl
premiers avec des rob
chapeaux gris, le prei
nant une Croix de boi
autres ayant chacun ur
à la main, & ils sont fu
petits Enfans Orphe
l'Hôpital de Sainte M
Acquario, avec des r
des chapeaux blancs,
aussi un cierge à la m
principales Confrairie
Ville vont ensuite; f
les Freres ou Confre
l'Archiconfrairie de

ſon, appellez autrement les Freres de la Mort, veſtus de ſacs de toile noire, avec un Capuchon long & pointu qui leur couvre le viſage, ayant ſur l'eſtomach une croix blanche, une horloge de ſable, & une teſte de mort. Les Freres de l'Archiconfrairie du Suffrage, veſtus de ſacs de toile blanche, la teſte & le viſage caché, un camail, une ceinture & un chapeau noir, avec un gros Chapelet à leur ceinture. Ils tiennent chacun un bourdon noir, comme des Pelerins de la Mort, qui vont

prier pour le ſoulagement des Ames du Purgatoire. Les Freres de l'Archiconfrairie des Agoniſans, veſtus de ſacs de toile blanche, la teſte & le viſage couvert d'un long capuchon blanc, avec une ceinture & un camail violet Les Freres de l'Archiconfrairie des Stigmates de S. François, veſtus de ſacs de toile couleur de cendre, avec un long capuchon de meſme, qui leur couvre auſſi la teſte & le viſage, une groſſe corde pour ceinture, où ſont paſſées une croix & des patenoſtres, ayant

les pieds nuds dans leurs ſandales Les Freres de l'Archiconfrairie de Sainte Marie du Mont-Carmel, veſtus de ſacs tanez ou Minimes, le viſage couvert d'un capuchon de meſme étoffe, avec un camail blanc & une ceinture noire. Les Freres de l'Archiconfrairie de la Trinité, nommée communement la Confrairie des Pelerins & des Convaleſcens, veſtus de ſacs de toile rouge, le viſage découvert, un capuchon renverſé derriere le dos, un chapeau ſur la teſte avec une Figure de la

Sainte Trinité sur l'estomach. Une partie des Freres de l'Archiconfrairie du Confalon, vestus de sacs blancs, le visage couvert d'un long capuchon, avec une croix, un Chapelet & une discipline, tout cela passé dans la ceinture. Il faut vous dire dans quel ordre va chacune de ces Confrairies. Les Bedeaux vont les premiers pour faire ranger le monde. De cinq Confreres qui marchent aprés sur la même ligne, les trois du milieu portent alternativement un Crucifix de bois de huit à

neuf pieds de haut, & les deux autres tiennent de gros flambeaux de cire blanche. Les autres Confreres les suivent deux à deux chacun un cierge à la main, & à la fin est le Chapelain de la Compagnie en Surplis, au milieu de deux des Gardiens ou Maistres de la Confrairie, qui portent de longs bastons pour marque de l'autorité qu'ils ont. Aprés eux marche le Clergé Regulier, chacun selon son rang, sçavoir les Religieux François du Tiers Ordre de la Penitence de Nostre-Dame des Mira-

cles ; les Religieux de Saint François de Paule, communement appellez Minimes ; les Freres Mineurs Conventuels, connus en France sous le nom de Cordeliers à la grande Manche ; les Freres Mineurs Observantins, autrement dits Cordeliers ; les Religieux Hermites de Saint Augustin ; les Religieux Carmes ; les Religieux Servites, nommez par le Peuple Serviteurs de la Vierge Marie, & les FF. Prescheurs Domiquains. Tous ces Religieux suivent la Croix de leur Convent, & ont presque tous

un chapeau ſur leur capuchon. Enſuite marche le Clergé Seculier au milieu de trois cens autres Freres de l'Archiconfrairie du Confalon, qui vont en haye des deux coſtez de la ruë, tenant chacun un gros flambeau de cire blanche à la main. La Croix Patriarchale de Saint Jean de Latran précede, portée par un Preſtre en Surplis, & pluſieurs Bedeaux en robes violetes avec des manches pendantes & des Maſſes d'argent, allant devant. Cette Egliſe eſt reconnuë des Papes pour la pre-

miere Eglise du monde. Elle arbore les Armes de France à costé de celles de Sa Sainteté, en reconnoissance des bienfaits qu'elle a receus du Roy Henry IV. Ayeul de Sa Majesté. Les Prestres de la Paroisse dans laquelle est situé le Palais du Cardinal défunt, marchent en Surplis deux à deux, chacun aussi un cierge à la main, & précedent le Camerlingue du Clergé de Rome, qui a à sa droite le Curé de Ste Catherine, & à sa gauche celuy de la Paroisse du Cardinal, tous trois en Surplis & en Etole, avec un

cierge à la main. Ce Camerlingue est éleu tous les ans, & se prend alternativement du Corps des Chanoines des Collegiales & des Curez de la Ville, pour regler les differends qui peuvent naistre dans les Processions, dans les Convois, & dans d'autres Ceremonies publiques où se trouve le Clergé. Les Musiciens du Chapitre de Saint Jean de Latran marchent aprés en Surplis & en chapeau, chacun un cierge à la main, faisant tous ensemble un Choeur de Musique triste & languissant qui convient à cette lugubre Ce-

remonie. Ils sont suivis des Chapelains de Saint Jean de Latran, des Clercs Beneficiers, & des Beneficiers en Surplis, marchant aussi deux à deux, chacun un cierge à la main. Les Chanoines de la mesme Eglise de Saint Jean de Latran en rochet de toile plissé, avec un Surplis par dessus, vont pareillement deux à deux, chacun un Cierge à la main. On voit ensuite à cheval l'un des Ministres des Ceremonies de Sa Sainteté en Soutane de soye violette, avec une Veste sans manches par dessus de serge

de mesme couleur, & un chapeau noir. Les Valets de pied & Estafiers du Cardinal défunt, en habit de deüil, l'épée au costé. & les derniers ayant de longs manteaux de drap noir, marchent à pied tousensemble, devant le Corps, qui est porté par douze Confreres du Confalon, sur un grand lit de parade fort élevé. Ses Pages vestus de deüil soustiennent les coins & les costez du Poesle, qui est d'ordinaire d'étoffe d'or, bordée de velours noir, & quatre Estafiers en longs manteaux noirs, mar-

chent aux quatre coins, tenant chacun un grand Ventarol, qui est une espece de Banderole de taffetas noir, aux armes de la Maison du défunt, qu'ils agitent continuellement autour du Corps. On pratiquoit anciennement la mesme chose quand on faisoit l'Apotheose d'un Empereur. Le reste des Confreres du Confalon environne le Corps, chacun un Flambeau à la main, & ensuite marchent les Officiers & les Gentilshommes du défunt, avec de longs Manteaux & des Crespes trainans

jusqu'à terre. La Maison du Pape suit au milieu des Suisses de sa Garde, & tous ceux qui la composent marchent en haye des deux costez de la ruë, ayant sur leurs habits des bandes rouges, jaunes & bleuës, & portant la hallebarde sur l'épaule. Le Capitaine des Suisses va le premier à cheval en manteau noir & en épée. Deux *Clavigeri*, ou Huissiers de Sa Sainteté suivent aussi à cheval, en habits noirs & casaques de drap violet, avec des manches pendantes fort longues, le bord de la casaque &

les manches chamarrées de velours noir, & chacun d'eux tenant une Masse d'argent aux Armes de Sa Sainteté, Un autre Maistre des Ceremonies du Pape marche encore à cheval, vestu comme le premier; & il est suivi du Maggiordome de Sa Sainteté en habit violet, & en chaperon noir, au milieu de deux Prelats, tous deux Assistans du Pape, vestus aussi de violet avec des chapeaux verts. Ils sont tous trois montez sur des Mules, & aprés eux viennent les Protonotaires Apost-

toliques en habits violets, avec des chaperons noirs, bordez de couleur de rose seche, & en cordons de soye de mesme couleur, allant sur des Mules deux à deux. Les Chapelains du Commun de Sa Sainteté paroissent ensuite, allant aussi deux à deux sur des Mules. Ils sont vestus de rouge, & ont le capuchon doublé de fourure blanche, & marchent devant les Cameriers *extra muros*, & les Ecuyers du Pape en habits rouges, pareillement sur des Mules. La Cavalcade est fermée

fermée par un grand nombre de Suisses du Pape. Les mêmes ceremonies s'observent aux Obseques de Ambassadeurs des Testes couronnées, & elles furent observées au Convoy de feu M^r le Duc d'Estrées, dont le Corps fut porté en l'Eglise de Saint Louïs le 7. Février 1687.

La Ville de Riom en Auvergne a perdu un grand homme de bien dans la personne du Sr Amable Faydit, surnommé, *l'Avocat des Pauvres*, qui mourut le 5. de ce mois, dans sa quatre-vingt &

uniéme année, regreté universellement de toute la Province, pour sa sagesse, sa charité, sa capacité & son experience dans les affaires, & sur tout pour son extréme modestie, qui luy fit refuser en 1636. des Lettres d'ennoblissement, que le fameux Pere Sirmond, Jesuite, son Oncle, Confesseur du feu Roy, luy avoit procurées. Il dit *qu'il n'estoit pas meilleur que ses Ancestres, qui tous de temps immemorial s'estoient contentez de la simple qualité d'Avocat, & avoient borné successivement l'un*

aprés l'autre toute leur ambition à s'acquitter avec honneur & probité de cette profession. Cela est tout à fait singulier & remarquable, n'y ayant guere de Familles dans le Royaume, qui dans la suite des temps ne haussent, ou ne baissent, au lieu que celle-cy a des preuves & des titres qui font voir que depuis plus de trois cens ans, la profession d'Avocat & de Iurisconsulte y est hereditaire, & y a toujours passé de Pere en Fils sans interruption, jusqu'à celuy dont je vous apprens la mort. Il faut qu'il se

ſoit acquitté de cet employ avec beaucoup de deſintereſſement & de probité puis qu'aprés avoir travaillé ſans relâche pendant ſoixante & douze années, il n'a laiſſé d'autre bien à ſes Enfans que celuy de ſes bons exemples, & l'honneur d'eſtre allié à des perſonnes tres-diſtinguées dans la Robe.

On ne ſçauroit aſſez admirer les ſoins extraordinaires du Roy, & ſa vigilance pour tout ce qui regarde le bien de l'Etat & le ſoulagement de ſes Peuples. Il eſt

certain que plusieurs Particuliers & Laboureurs, qui ne sçavent pas que si le bled est par tout si cher, cela ne provient que de l'artifice des Marchands qui en font commerce, & qui les ont recelez afin d'en faire augmenter le prix, s'estoient proposé de ne point semer leurs terres, dans la crainte qu'aprés les avoir ensemencées, il ne leur restast pas assez de bled pour fournir toute l'année à la subsistance de leurs Familles, & vous jugez bien que par la suite cela auroit, non seulement causé

leur ruine, mais fait un préjudice considerable au Public. Sa Majesté informée de ce desordre, & ayant d'ailleurs reconnu, en examinant les Procés verbaux qui se font journellement en vertu de l'Ordonnance du 5. Septembre dernier, qu'il y a suffisamment des bleds dans le Royaume, & pour les semences, & pour la nourriture entiere des Peuples, a fait rendre un Arrest de son Conseil d'Etat, le 13 de ce mois, par lequel Elle enjoint à tous Laboureurs, Fermiers, & autres Person-

nes tenant & faisant valoir leurs terres par leurs mains, de semer toutes celles qui par l'usage du Pays & des cantons doivent estre semées, & cela, dans le temps convenable, suivant la nature des grains, & la coustume des lieux, ainsi qu'il leur doit estre plus particulierement prescrit par les Ordonnances que Messieurs les Intendans, & Commissaires rendront dans chaque Province ; & faute par les Particuliers & Laboureurs d'y satisfaire, Sa Majesté permet à toutes sor-

tes de personnes de les ensemencer, moyennant quoy ils en recueilleront tous les fruits, sans qu'ils soient tenus d'en donner aucune part ou portion aux Proprietaires ou Fermiers de ces mesmes terres, ny d'en payer aucune rente ny redevance aux Seigneurs, en la censive desquels elles sont, ny à toutes autres personnes qui seroient creanciers de quelques rentes foncieres sur ces terres. A l'égard des Proprietaires des terres possedées en commun, qui sont obligez solidairement à ces rentes &

redevances, Sa Majesté ordonne que ceux d'entre eux qui voudront ensemencer ces terres au defaut ou refus des autres Proprietaires, seront déchargez de la solidité du payement des rentes ou redevances qu'elles doivent, en payant leur part & portion; de toutes lesquelles rentes & redevances, tant nobles que roturieres, ceux par qui ces terres auront esté ensemencées, demeureront déchargez pour cette année seulement, sans tirer à consequence, & ne pourront estre augmentez

à la Taille, ſous pretexte de cette augmentation de biens ou teneurs. Sa Majeſté permet auſſi à toutes perſonnes d'emprunter les deniers qui leur ſeront neceſſaires pour l'achat des bleds qu'il leur faudra pour ſemer les terres, ordonnant que ceux qui les preſteront, auront un privilege ſpecial, & ſeront préferez à tous autres Creanciers, meſme au Proprietaire de la terre, ſur les fruits qui en pourront provenir. Il eſt fait défenſe par le meſme Arreſt à toutes perſonnes, de quelque

qualité & condition qu'elles ſoient, de ſaiſir aucuns grains, meſme pour la Taille, & autres deniers Royaux, juſques au premier Decembre prochain. Il n'y a pas de marque plus grande de la bonté extrême du Roy pour ſes Sujets, que d'entrer ainſi dans les plus menus détails de ce qui eſt pour leurs avantages.

Les François continuent toujours à faire grand nombre de Priſes ſur les Ennemis, & l'Eſpion, Armateur de Saint Malo, y a amené une Fluſte de cent cinquante Tonneaux.

Elle estoit chargée de Tabac de Virginie, & autres diverses Marchandises. La Marguerite a pris une Fregate Angloise de vingt-six Pieces de Canon, appellée l'Anne Bonavanture. Elle venoit des Barbades, & on y a trouvé cent marcs de Poudre d'or, des dents d'Elephant, du Sucre, du Coton, & du Gingenbre.

Une autre Fregate Angloise de vingt-quatre Pieces de Canon, a esté amenée à Saint Jean de Luz, ayant esté prise sur la coste d'Espagne, par le Vaisseau du Roy, l'Adroit,

que Mr de Saint Clair commande.

On a amené à Roſcot une Priſe Angloiſe de ſoixante-dix Tonneaux. Elle a eſté faite par un Armateur de Saint Malo, nommé la Pucelle d'Orleans. Sa charge eſtoit de Tabac, On a amené au meſme lieu une autre Priſe Angloiſe de cent cinquante Tonneaux chargée auſſi de Tabac, & on y en attendoit trois autres que le meſme Armateur avoit faites.

Le 30. du mois paſſé le Phelypeaux, Navire de Saint Ma-

lo, de quarante-quatre Canons, commandé par Mr de Vaujoyeux, en Compagnie du Grenedan monté de trente Canons, & commandé par Mr Vaghan, venant des Mers du Nord, apperceut à cinq heures du matin, vingt lieuës à l'Oüest du Cap blanc, une Flote de douze Vaisseaux faisant partie d'une plus nombreuse, partie des Barbades, qui s'estoit écartée par la tempeste. Sur le midy le Grenedan alla passer Vergue à Vergue du Vaisseau de Guerre Anglois, leur Conserve, armé

de cinquante-cinq Canons, & de cent soixante & quatorze hommes, & luy donna sa bordée. Ils disputerent d'abord le terrain, & nous tuerent du monde, mais cela ne dura qu'une demi-heure aprés quoy ils se retirerent entre les Ponts où l'on en tua un grand nombre avec des Grenades. Le Brulot qui vint pour secourir son Vaisseau de Guerre, fut pris luy-mesme assez brusquement. Les Vaisseaux Marchands estant encore tres-proche, on en prit autant que l'on en put joindre.

Il y en eut cinq d'enlevez ; les deux Vaisseaux de Guerre ayant esté contraints de se rendre. On trouva dans le plus grand six cens Marcs de poudre d'or, cinq ou six coffres de Piastres & vaisselle d'argent, subside que les Barbades envoyoient au Prince d'Orange, & pour dix ou douze mille écus d'Indigo, qui devoient estre pour le Capitaine. Les autres estoient chargez de Sucres, de Cotons & d'Indigo.

On a amené à Pimbeuf une Prise Hollandoise; une autre

de deux cens soixante tonneaux, & deux moindres qui ont esté faites par la Madeleine & la Ville de Namur, Armateurs de Saint Malo. Il y en a eu une autre de cent soixante tonneaux, faite par la Nostre Dame de bon voyage, qui a pris aussi les Six Amis de Londre de trois cens tonneaux. Ces Vaisseaux estoient chargez de poudre d'or, de vaisselle & d'argent en espèces, de Sucre, de Cacao, de Gingembre, d'Indigo, & autres marchandises considerables, & la plus part venoient

des Barbades, de Nieves, & d'autres Colonies de l'Amerique.

La petite Isle de Londey, qui est dans le Canal de Bristol à deux lieues de la Terre ferme, a esté pillée entierement, le Dragon, Armateur de saint Malo, de douze canons, & de quatre-vingt-dix hommes d'équipage, ayant fait descente dans cette Isle, où les François se sont rendus Maistres du Fort, quoy qu'il fust defendu par neuf pieces de canon. Ce Vaisseau que Mr Michau commande, est arrivé à

Saint Malo chargé de butin.

Le premier de ce mois, un petit Corsaire de dix à douze canons amena au mesme Port une Prise Angloise chargée de quatre cens Boucauts de Tabac, & le 3. un autre Corsaire de vingt-quatre canons, en amena une de la mesme Nation, où il y avoit environ quatre cens Boucauts de Sucre, du Coton, du Marphi, du Gingembre, & cent cinq Marcs d'or.

Il y a toûjours quelques esprits qui s'egayent sur les affaires du temps. La matiere

fournit beaucoup, rien n'eſtant ſi ſurprenant, que de voir un ſeul Etat tenir teſte à la plus grande, & la plus forte partie de l'Europe. C'eſt une choſe tellement honteuſe à ceux qui ſe ſont liguez, qu'on ne doit pas s'étonner ſi on voit ſouvent pluſieurs Pieces où l'on aime à ſe divertir à leurs dépens. Je vous en envoye une de ce caractere qui m'eſt tombée entre les mains. J'ay crû en devoir retrancher pluſieurs endroits, auſſi plaiſans que ſinceres, ne voulant point parler contre les Souverains.

ny me servir en cette occasion des privileges que donne la Guerre.

CATALOGUE

De quelques Livres curieux qui se trouvent dans la Bibliotheque de Mr de S. E. à Londres.

Exploits memorables des Espagnols contre la France, sous le Regne de Loüis le Grand.

Commentaire sur ces paroles de Saint Pierre, Craignez Dieu, honorez le Roy, *dédié au Par-*

lement d'Angleterre, par le Comte de Nottingam.

Oraisons Funebres de la France, prononcées dans toutes les Cours de l'Europe, par les Emissaires des Princes liguez.

Compte du revenu de divers Fiefs de l'Empire, rendu aux Commissaires de l'Empereur, par les Sieurs de Parme, de Modene, & autres, Fermiers generaux de Sa Majesté Imperiale en Italie.

De la Castrametation, par le

Prince d'Orange, Inspecteur general des Camps & Armées de Sa Majesté T. C.

Lettre des Bourguemestres de Hollande, Commis au Bureau des Imposts du Prince d'Orange, aux Milords d'Angleterre, Tresoriers de l'Extraordinaire des Guerres de ce Prince.

Les Conquestes de la Ligue d'Ausbourg.

Nouvelle maniere d'attaquer & de prendre les Places, par Mr le Statouder de Hollande,

Commenté par Mr le Landgrave de Hesse-Cassel.

Le Commerce florissant, dédié aux Marchands de Londres & d'Amsterdam, par les Armateurs François.

Reflexions morales & politiques sur la generosité des Anglois, lesquels en quatre ou cinq ans ont donné liberalement au Prince d'Orange plus d'argent, que les quatre ou cinq derniers Rois d'Angleterre n'en avoient levé en un Siecle.

Etat

Etat abregé du profit que l'Angleterre a retiré de cette prodigieuse dépense.

Pensées diverses sur l'estat florissant des Pays bas Espagnols, dediées au Magistrat de Brusselles, par un Bourgeois de Cambray.

Relation succincte des exploits du Prince d'Orange.

Les Constitutions de l'Empire, nouvelle Edition, dedié au College des Electeurs, par le Duc de Hanover.

Nouvelle preparation de l'Onguent pour la brûlure, par Diego del Fuego, cy-devant Apothicaire d'Alicante, puis de Barcelone, & ensuite de Roses.

Le Republicain, Ouvrage utile, où l'on traite des moyens de mettre ordre aux affaires de la Republique de Hollande, pour l'empescher de faire banqueroute, dedié aux Etats Generaux des Provinces Unies.

Les dits & faits du Prince d'Orange, nouvelle Edition, augmentée de quelques discours har-

dits, qu'il a faits au Parlement d'Angleterre, d'un recit du succés de sa descente en France, & des divers mouvemens de son Armée dans les Pays-*bas.*

Jurieu Prophete, ou l'accomplissement de ses Propheties, justifié par l'Histoire du Temps, dedié aux François refugiez, pour les consoler dans leur exil.

Lettres Pastorales du Loup aux Brebis, par le mesme.

Je ne vous parle point dans cette Lettre de la Bataille don-

née à la Marsaille en Piedmont, parce que je vous en envoye une Lettre separée, qui contient un Volume dans lequel vous trouverez non seulement un détail de cette Bataille, avec un grand nombre de circonstances curieuses, dont les nouvelles publiques n'ont point parlé, mais aussi un Journal du Siege de Sainte Brigide, qui l'a précedée. C'est une chose qui tient du prodige, & dont aucune Histoire ancienne ny moderne ne fournit d'exemple. En effet, ce

Siege est plus étonnant, que la fameuse action qui se passa autrefois aux Thermopyles, & il est inoüy qu'un petit Fort attaqué par quarante mille hommes, & qui estoit à peine commencé à construire quand les Ennemis se sont mis en marche pour le venir attaquer, se soit défendu pendant quinze jours & seize nuits, & qu'aprés tant de temps les Ennemis ne se soient trouvez maistres que d'un monceau de pierres, qu'ils n'y ayent trouvé ny Canon, ny munitions, ny vivres, & qu'ils n'ayent

pas fait un seul Prisonnier de guerre. Vous aurez le plaisir de voir dans le Volume dont je viens de vous parler, jour par jour, nuit par nuit, ou plûtost heure par heure, tout ce qui s'est passé pendant le cours de ce Siege, & de voir les noms de tous ceux qui l'ont soutenu, avec le détail de toutes les actions qu'ils y ont faites. Il auroit esté fascheux pour la France qu'un si beau morceau d Histoire eust esté ignoré de la Posterité. Cependant je vous envoye des Vers qui ont esté faits sur la

derniere Bataille. Le premier Madrigal est de Mademoiselle de Scuderi.

SUR LA DEFAITE des Alliez en Piedmont.

Tous les Princes liguez sont prests de s'abismer.
L'un veut passer le Pô, l'autre passe la mer.
Malgré leurs mouvemens, leurs projets, leurs menaces,
Nous sauvons Pignerol, nous leur prenons des Places;
Inspirez par Loüis comme par le Dieu Mars,
Aux portes de Turin une grande Victoire

Couvre encor les François d'une nouvelle gloire,
Et nous voyons enfin vaincus de toutes parts
Les Aigles, les Lions, & les fiers Leopards.

Voicy un autre Madrigal sur cette mesme défaite. Il est de Madame des Houlieres.

AU ROY.

LOUIS, que vous imitez bien
Cet Estre indépendant dont vous estes l'Image!
Comme luy, des Rois qu'on outrage
Vous estes le vangeur & l'unique soutien.

Comme luy, vostre main foudroye
Ces coupables Mortels, dont les noires fureurs
Ont mis toute l'Europe en preye
A ce que la guerre a d'horreurs.
Comme luy, rempli de clemence,
Quelque douceur qu'ait la vangeance,
Vous estes prest à pardonner;
Et sur les bords du Pô, du Rhin, & de la Meuse,
Vous ne les accablez que pour les amener
Par un prompt repentir, à cette Paix heureuse,
Que vous seul pouvez leur donner.

Il faut pour la gloire de vostre sexe joindre à ces Vers ceux que la Bataille donnée en

Piémont a fait faire à une jeune Personne de Qualité, qui n'a que quinze ans.

LA Justice du Ciel se declare pour vous,
Rien ne peut resister à l'effort de nos armes,
Et la Ligue aprés mille alarmes,
Expire par nos derniers coups.
Peuples, ne craignez plus que sa rage mourante
Trouble vostre repos, & sa douceur charmante,
Dont vous joüirez desormais.
Aprés cette cheute mortelle,
Si nous entendons parler d'elle,
Ce sera seulement pour demander la Paix.

Vous ne serez pas fachée de voir ce qu'a fait M. Dierevil-le, sur la Campagne de Monsieur le Duc de Savoye.

LE fameux Conquerant d'Ambrun,
Tout fier d'une telle Victoire,
Présumant qu'assieger & prendre, ce n'est qu'un,
Veut par un nouveau Siege éterniser sa gloire,
Et ne sçauroit se rebuter
Par la difficulté des grandes entreprises.
Son dessein est formé, ses mesures sont prises,
Il ne faut plus qu'executer.
Il part; cent mille bras suivent cet intrepide,

Et se flatant d'avoir la Victoire pour
guide,
Il declare qu'il va soûmettre Pignerol;
Mais le Fort de Sainte Brigide
L'arreste dans un si beau vol.
Ce n'est pas là, dit-il, un obstacle
invincible,
Il va bientost ceder à ma boüillante
ardeur:
Pour s'en rendre le maistre il fait un
feu terrible,
Et se sert, mais en vain, de toute
sa valeur.
Chaque jour sans succés autour de ses
murailles
Il voit de ses Soldats les tristes fune-
railles.
Sous mille coups divers ils tombent
par monceaux.
L'Astre brillant qui donne la lumiere,
Plus de vingt fois a rempli sa carriere

Sans voir avancer leurs travaux.
Tesse dont la noble vaillance
En défend si longtemps l'abord,
Obtenant ce qu'il veut par tant de resistance,
Ruine, & quitte enfin cet imprenable Fort.
Dés qu'il n'est plus gardé, mon Heros s'en empare,
Et pour s'y maintenir il prend de nouveaux soins,
Il ordonne qu'on le repare,
Il fait tout visiter, ses yeux en sont témoins;
Mais il voit par malheur qu'on a sceu tout détruire.
De desespoir il se retire
Avec dix mille bras de moins.
C'est pour le coup agir en homme habile;
Il connoist par ce Fort ce qu'eust fait une Ville.

L'espoir de l'emporter peut estre decevant,
Il ne faut pas toujours écouter son courage,
Les François l'abattent souvent.
S'il eust voulu porter ses armes plus avant,
Il auroit perdu davantage.
Heureux! mais plus heureux mille fois ses Soldats,
S'il avoit fait alors une entiere retraite!
Sans avoir trop perdu sa Campagne estoit faite,
Mais des coups du destin on ne s'exempte pas.
Helas! on ne peut s'en défendre;
De Pignerol il s'éloigne à regret,
Il devoit l'assieger, & qui plus est, le prendre.
Il s'en va sans oser seulement l'entreprendre,

Et s'en fait à luy-mesme un reproche secret.
Il s'arreste, consulte, & forme le projet
De l'aller bombarder, & le reduire en (cendre.
Tout estant prest pour ces effet,
Devant la Place il va se rendre.
Quel appareil prodigieux
De ces globes de feu plus craints que le Tonnerre,
Qui semblent menacer les Cieux,
Et ne foudroyent que la terre !
On en jette par tout ; des milliers à la fois
Tombent & crevent sur la Ville,
Et n'abatent que quelques toits.
C'est ainsi que le Ciel protegeant les François,
D'un nombre d'Ennemis rend la Ligue inutile. (exploits,
Cependant le Heros content de ses
S'en retourne plus fier qu'Achille.

Mais il ne va pas loin sans se voir trop punir
Du peu de mal qu'il vient de faire,
Le fameux Catinat l'engage en une affaire,
Dont il conservera longtemps le souvenir.
Il y perd ses Canons, ses Drapeaux, ses Timbales,
Des vaincus dépoüilles fatales,
Et ses plus braves Officiers
Trouvent par d'inconnus sentiers
Sur les rives du Pô les rives infernales.
Les François en tous lieux à vaincre accoutumez,
Jaloux d'un si grand avantage,
Comme des Lions animez,
De ses meilleurs Soldats font un affreux carnage.
A peine evite-t-il leur déplorable sort.
Helas! plus de neuf mille étendus sur la terre

Victimes d'une injuste guerre,
Semblent luy reprocher leur mort.
Les autres prennent l'épouvante,
Toute son Armée est errante,
Il ne sçauroit la rallier,
Et luy-mesme il se trouve obligé de plier.
Enfin sa défaite est entiere;
A Nervinde Nassau ne fut pas mieux battu.
S'il comptoit plus sur sa vertu,
Quel desespoir pour une ame si fiere!
Il eust évité ce chagrin,
Si de gloire un peu moins avide,
Au sortir de Sainte Brigide,
Il eust esté revoir Turin.

On a eu avis de Xaintes que Dame Marie Stuart de Caussade, Comtesse de la Vau-

guyon, Princesse de Carency, Marquise de Saint Megrin, Heritiere de ces trois Maisons, Veuve du Comte du Houssay, Lieutenant General des Armées du Roy, tué au Siege de Doüay, Sœur du Marquis de Saint Megrin, Capitaine general des Armées & des Chevaux-Legers de la Garde du Roy, tué à la Bataille de S. Antoine, & enterré par l'ordre de Sa Majesté, dans l'Eglise de Saint Denis, estoit morte en son Chasteau de Saint Megrin, le 13. de ce mois. Elle avoit épousé en se-

pour les Nôces M. de Fromenteau, Chevalier des Ordres du Roy, Ambassadeur Extraordinaire pour Sa Majesté en Espagne, & qui a esté honoré de plusieurs Emplois de cette nature, dont il s'est toûjours parfaitement bien acquitté.

Le 3. de ce mois, Dame Catherine Carnegy de Souchesk, Comtesse d'Artol, Gouvernante de Monsieur le Prince de Galles, & des Enfans de leurs Majestez Britanniques, mourut au Chasteau de Saint Germain en Laye, âgée de

cinquante-six ans. Elle estoit Veuve de Messire Gilbert d'Artol, Grand Connestable Hereditaire d'Ecosse. Sa pieté, & ses sentimens Chrestiens dans sa soumission aux ordres de Dieu, ne l'ont pas fait moins admirer dans sa mort, que son zele & sa fidelité pour le service du Roy de la Grand' Bretagne, l'ont fait estimer depuis les revolutions d'Angleterre.

Le 9. de ce mesme mois, Messire Charles de la Porte de Vesins mourut à Toulon, âgé seulement de quarante-

cinq ans, dont il en avoit passé vingt-cinq au service de Sa Majesté. Il estoit Chef d'Escadre des Armées Navales du Roy, & s'estoit signalé à huit Batailles, & en plusieurs autres occasions, en sorte qu'il arrive à peu de personnes de se pouvoir distinguer en de grandes Actions avec autant d'avantage.

Messire Henry de Roiger de Marigny, Enseigne aux Gardes, a esté tué au commencement du Siege de Charleroy. Il estoit Fils de Henry de Roiger de Marigny, S^r de ce lieu &

de la Gufstiere, en Touraine; Baron de la Boutelaye en Poitou; & de Madeleine d'Aguesseau, & Petit-fils de Jean de Roiger de Marigny, & de Marie Martin, Fille de Mathieu Martin, Sr de Malessy, Chevalier de l'Ordre du Roy, Maistre d'Hostel ordinaire de Sa Majesté, & Gouverneur de la Ville de la Capelle, & de Madeleine d'Almary, Gouvernante des Filles de la Reine. Madeleine d'Aguesseau est Fille de François d'Aguesseau, Sr. de Pizeux, Maistre des Comptes à Paris, & de Ca-

therine Godet, d'une tres noble Famille de Champagne. Elle est Soeur de Marguerite d'Aguesseau, Dame de Pizeux, Epouse de Michel de Conflans, Vicomte d'Auchy, Marquis de Saint Remi, & Cousine Germaine de Marguerite d'Aguesseau, Veuve de Claude du Housset, Marquis de Trichasteau, Chancelier de Monsieur, Frere Unique du Roy, & de Henry d'Aguesseau, Conseiller d'Etat, Pere de François d'Aguesseau, Avocat General au Parlement de Paris.

Le premier de ce mois, Mrs de la Faculté de Théologie assemblez en Sorbonne, ont éleu tout d'une voix pour Sindic de leur Faculté, Mr Garson, Curé de la Paroisse de St Landry, & Sous-Chancelier de l'Eglise de Paris. Son éloquence & sa capacité ont paru en divers Sermons qu'il a faits dans les meilleures Chaires de Paris. Son merite joint à une pieté extraordinaire, qui édifie tous ceux qui ont l'avantage de le connoistre, luy a attiré un suffrage si general.

Je vous envoye une Lettre qui

qui vous fera voir la situation des Affaires de Catalogne, où les Espagnols s'estoient proposé de finir la Campagne par quelque exploit considerable qui reparast les pertes qu'ils ont faites au commencement.

Au Quartier general de Prades le 7. Octobre 1693.

Les Ennemis ayant veu qu'on les avoit prévenus de tous costez, & qu'on avoit occupé tous les postes qui couvrent Praiz-de-mollo & Belver, leur ardeur s'est bien rallentie, &

cette bonne disposition où l'on a mis toutes choses pour s'opposer à leurs desseins, leur ayant fait voir plus de difficultez à surmonter qu'ils ne croyoient, ils ont perdu la pensée d'executer ce qu'ils avoient projetté. Ils ont donc pris le party de se retirer, & en decampant de Campredon, leur Infanterie a marché à Ripoll, & leur Cavalerie à Rives. Ainsi voilà la Campagne finie de ce costé-là. Il n'y a aucun sujet de douter que les Ennemis n'eussent dessein d'ataquer l'une de ces deux Places, par les Magazins de munitions de guerre & de bouche.

qu'ils avoient faits, par les renforts de Troupes qui leur estoient venuës, par leurs marches & par les avis qu'on en avoit, mais ils ont esté prevenus avec tant de diligence & si à propos, qu'ils ont perdu l'esperance de réüssir dans leur entreprise, qu'ils nous voyoient dans le dessein d'empescher absolument. Mr le Mareschal alla hier separer le Camp qui estoit sous Pratz-de-mollo. Il en a fait de mesme de Cerdagne, & toutes les Troupes seront dans des quartiers aujourd'huy & demain.

Il est à remarquer que l'Ar-

mée de Catalogne avoit esté beaucoup affoiblie, par les Troupes qui en avoient esté détachées pour venir en Piedmont, & que celle des Espagnols avoit esté augmentée de beaucoup, la prise de Roses ayant alarmé toute l'Espagne, & engagé les Espagnols à faire de tres-grands efforts, pour faire quelque chose d'éclatant de ce costé-là. Cependant ils n'ont pû venir à bout d'aucune entreprise avec une Armée plus nombreuse que la nostre, & l'on peut dire qu'avoir fait avorter leurs desseins, lors

que nous estions plus foibles, c'est en avoir encore triomphé.

Il est temps de reprendre le détail du Siege de Charleroy, que je finis la derniere fois par la prise de la Redoute de l'Estang, faite le 24. du mois passé. La coupure qui estoit à costé sur la ligne de l'Estang, fut attaquée dans le mesme temps, & aussi mal défenduë que la Redoute. On la rasa sur le champ, & on travailla ensuite à saigner l'Estang, & à conduire plus prés la Batterie de Canon que nous avions

de ce costé-là, afin de battre en breche la Demi-lune qui est au bout de la ligne de l'Estang. La Batterie de la Garenne, qui estoit du costé de Darmé, fit au Bastion de Sambre une breche de quinze toises, en sorte que si la Tranchée eust esté plus avancée de ce costé-là, on en auroit profité.

La nuit du 25. au 26. les Ennemis firent deux sorties à l'attaque de la gauche, & le Capitaine des Grenadiers du Regiment d'Anjou y fut tué. Il y eut aussi environ trente

Soldats tuez ou blessez. Le soir du 26. la demi-lune de Darmé, qui couvre la Digue du grand Estang, fut emportée. Six-vingts hommes qui estoient dedans, se contenterent de faire une décharge, & se rendirent à discretion. Nous eusmes six ou sept Grenadiers tuez. M[r]. Chausset, Capitaine au Regiment Royal Roussillon, fut blessé avec deux Ingenieurs. M[r] le Marquis de Charrost estoit Brigadier de jour à cette attaque, & il y receut une contusion au front. On poussa une sappe au travers du fossé

de la demi-Contrescarpe de l'attaque de la gauche, & on commença d'entrer dans le glacis, qui estoit entre le front attaqué & le grand Estang.

La nuit du 29. au 30. les Ennemis firent un fort grand feu de Grenades, dont quelques Soldats furent blessez. Cependant on prépara toutes choses pour faire joüer le lendemain un Fourneau sous les deux traverses de la demi-Contrescarpe qui donnoit passage dans le fossé. Mr de Vauban faisant conduire un boyau entre le front attaqué & le grand Es-

rang, on commença par la gauche, & il devoit se communiquer par la droite. Les Bastions & la Courtine de ce front se trouverent en fort mauvais estat, de sorte que l'on eust pû aisément monter à la breche.

Le 1. de ce mois les Assiegez continuerent à faire un grand feu, dont tout l'effet fut de blesser Mr de Baugé de Menville, Lieutenant dans le Regiment des Bombardiers, qui estant dans la Tranchée, receut un coup de Mousquet à la teste. Il en mourut peu de

temps aprés. Le 2. quinze cens hommes sortirent de la Place le matin, & furent repoussez avec vigueur. Mr le Marquis de Pluvault, Colonel du Regiment de Chartres d'Infanterie, fut blessé dans l'occasion de cette sortie, & Mr Boulé, & Mr de la Barberie, Ingenieurs, furent tuez. Il y en eut aussi trois autres blessez. L'aprésdinée, une Bombe des Ennemis estant tombée dans un de nos magasins de Grenades, y mit le feu, mais il n'y eut personne blessé, & le desordre ne fut pas fort grand. On

saigna le grand Estang avec beaucoup de succés, & l'eau s'en trouva presque entierement écoulée.

Les Ennemis firent une sortie la nuit du 3. & furent contraints de se retirer avec perte. On poussa le travail à l'ordinaire, & sur les deux heures aprés midy on fit joüer une mine pour faire sauter le Parapet.

Le 4. on attaqua un logement qu'occupoient les Ennemis sur le glacis opposé au grand Estang. Ce logement nous empeschoit de pouvoir

joindre nos sappes, pour nous établir tout le long du bord de cet Estang. Il y avoit quarante ou cinquante hommes, qui s'en retirerent si tost que nos Grenadiers parurent. Ils firent seulement leur decharge, & remonterent dans le chemin couvert. Aussi tost aprés, un fourneau sauta dans ce logement, & brûla quinze ou seize Soldats du Regiment Royal du Roy. Les Ennemis parurent vouloir y revenir à la faveur de ce peu de desordre, mais le feu de nostre Tranchée les fit retirer fort

promptement. On se rendit aussi maistre du Moulin, & du retranchement qui le défendoit. Les Ennemis se retirerent du chemin couvert de la branche droite du bas Ouvrage à corne, & on travailla à communiquer la sappe qui partoit du fossé de la demi-Contrescarpe, avec celle qui venoit du bout de la Digue du grand Estang. L'aprésdinée de ce mesme jour, sur les trois heures, huit Compagnies de Grenadiers attaquerent l'Ouvrage à corne & la demi-lune de la droite, & l'empor-

terent l'épée à la main. Nous n'eusmes que douze hommes tuez & trente blessez à cette attaque, & nous n'y eussions pas perdu un Soldat, si les Ennemis, en abandonnant cet ouvrage, n'eussent pas fait joüer un fourneau, qui en emporta quelques-uns, & blessa les autres. Aucun des Officiers cõmandez ne fut blessé. Tous nos Generaux demeurerent dans la Tranchée pendant l'action, & jamais on ne vit un plus beau feu que celuy qui se fit de nostre Canon & de nos Mortiers, qui ne discon-

tinuerent pas de tirer pendant une heure & demie qu'elle dura. Il fallut ce temps pour chasser les Ennemis de ces deux postes, & pour y faire un logement où nos gens fussent à couvert de toute insulte. La communicationdes deux Tranchées s'acheva la nuit suivante ; & on travailla ensuite à les augmenter & à faire des boyaux pour attaquer la Contrescarpe & le chemin couvert. Les deux Compagnies de Grenadiers dont je viens de vous parler, avoient pour Maréchal de Camp M.^r

le Comte de Loir, & pour Brigadier Mr d'Albergotti. Il y eut un Ingenieur tout grillé du fourneau que les Ennemis firent sauter. On croit qu'il n'en mourra pas, non plus que Mr Despeaux, Aide de Camp de Mr le Maréchal Duc de Villeroy, Capitaine dans le Regiment de Lionnois. d'un coup fort extraordinaire qu'il receut à l'attaque du Moulin. Ce fut un fort gros éclat de Bombe qui luy tomba à plomb sur la teste, & qui l'ayant renversé, couvrit de son sang Mr le Prince de

Guldenleu, Fils naturel du Roy de Dannemarck. Ce même éclat alla blesser son Page, & emporta le derriere du juste-au-corps de celuy de Mr le Mareschal de Villeroy, qui estoit à cette affaire.

Le 8. Mr le Duc de Roquelaure, & Mrs les Marquis de Vatteville & de Hautefort estant de jour, & les Regimens de Navarre & de Thiange, de Tranchée à la gauche, & ceux de Piedmont & de Santerre à la droite, on se logea sur le haut du chemin couvert de tout le front atta-

que. Les Ennemis furent chas-
fez par six Compagnies de
Grenadiers, & ils se retirerent
aprés avoir fait leur décharge,
& jetté quelques Grenades. Il
y en eut plusieurs de tuez par
les Grenadiers du Regiment
de Humieres à l'entrée d'une
fausse porte qui estoit dans le
fossé. On fit prisonniers deux
Officiers Espagnols, par les-
quels on sceut que les Assie-
gez ayant esté surpris, n'a-
voient pû mettre le feu à des
fourneaux qu'ils avoient pre-
parez sous la Place d'armes,
qui est devant la Courtine.

Ils furent contraints de se contenter de faire sauter une fougade au pied de la bréche, & ils se posterent sur les crestes des Bastions qu'ils avoient fraisées & palissadées. Mr de Baqueville, Capitaine de Grenadiers du Regiment de Humieres, & un Capitaine Suisse, furent dangereusement blessez.

Le 9, la descente du fossé fut faite sur le soir, & on attacha le Mineur aux revestemens du Corps de la Place; de sorte que les Ennemis voyant qu'on préparoit toutes choses

pour donner l'assaut, y battirent la Chamade le 11. On travailla à regler les Articles de la Capitulation, & il fut arresté que la Garnison sortiroit Tambour battant, meche allumée, balle en bouche, Enseigne déployée, avec quatre pieces de Canon, sans aucun Mortier, pour estre conduite en quatre jours à Bruxelles. On luy accorda cinquante Chariots couverts. Il fut encore arresté que les Malades & les Blessez demeureroient dans la Place jusqu'à leur entiere guerison; qu'ils seroient

desfrayez aux dépens du Roy, & que Mr Moreau y demeureroit aussi pour seureté des dettes de la Garnison, jusqu'à ce qu'elles eussent esté entierement acquittées. On executa toutes ces choses, & la Garnison sortit le 13. reduite à douze cens hommes, de quatre mille cinq cens dont elle estoit composée au commencement du Siege, où Mr Bullet, Ingenieur, a esté tué.

Le 13. à midy, Mr de Caraman arriva à Fontainebleau, & apporta à Sa Majesté la nouvelle de cette Conqueste, le Gou-

verneur de Charleroy n'ayant pas attendu à se rendre, que les Mineurs fussent attachez aux Bastions. Rien n'est plus avantageux que de défendre une Place jusques à l'extremité. On fait perdre beaucoup de monde à ses Ennemis; on en perd moins; on les met souvent en estat de lever le Siege, soit parce qu'ils se trouvent affoiblis par de longues pertes, soit par l'approche du secours qu'ils apprehendent. Il est arrivé tout le contraire à l'égard de Charleroy. Nous perdions beaucoup moins de mon-

de que les Assiegez, parce que ne craignant point que la Place fust secouruë, on s'en est approché lentement, & à couvert, & qu'on a donné lieu à Mr de Vauban, de se servir de toute l'adresse de son Art, & de toutes ses grandes lumieres pour épargner le sang des Troupes. Ainsi l'on peut dire que les Ennemis n'ont pas seulement perdu une Place qui leur estoit d'une grande utilité, mais aussi plus de trois mille hommes de leurs meilleures Troupes, qui auroient pû grossir leur Armée, s'ils ne

se fussent point défendus trop long-temps sans necessité, puis qu'ils n'avoient aucune esperance d'estre secourus, & que le Prince d'Orange jugeant qu'il estoit absolument impossible de tenter le secours, avoit pris le party de se retirer à Loo. On connoist par là la foiblesse des Ennemis, qui n'ont pas mesme osé entreprendre la moindre diversion. S'ils avoient esté aussi forts que leurs Ecrits l'avoient pnblié aprés la Bataille de Neerwinde, ils auroient, non seulement esté en estat de secourir

courir Charleroy, mais encore de faire quelque entreprise. Il est vrai que leurs pertes sembloient reparées par le nombre, mais non pas par la bonté des Troupes. Le Prince d'Orange avoit degarny toute la Hollande, & fait venir dans son Armée, des hommes, & non des Soldats. Il pretendoit par là éblouïr les Peuples, & tromper mesme les François, en étalant une Armée nombreuse, mais il sçavoit bien qu'elle n'estoit pas en estat d'agir; & l'a fait assez connoistre en se retirant, pour n'a-

voir pas l'affront de voir perdre Charleroy qu'il ne pouvoit ſecourir. Dom Caſtillo qui commandoit dans cette Place, & qui avoit une autorité ſuperieure à celle du Gouverneur, s'eſt plaint hautement du procedé du Prince d'Orange en cette occaſion ; il a declaré qu'il ne vouloit plus ſervir ſous luy, & a demandé un Paſſeport pour retourner en Eſpagne, afin d'en rendre compte au Roy ſon Maiſtre. Voicy la Lettre écrite par le Roy à Mr l'Archeveſque de Paris, pour faire

chanter le *Te Deum*, en action de graces de cette Conqueste.

MON Cousin. J'ay crû ne pouvoir finir la Campagne en Flandre plus utilement, que par la prise de Charleroy, qui achève de fermer aux Ennemis l'entrée des Pays que j'ay conquis sur eux. Mon Cousin le Maréchal Duc de Luxembourg en a fait faire le Siege par mes ordres; la Place a esté investie le neuviéme du mois passé, & s'est renduë l'onziéme de ce mois aprés vingt-six jours de Tranchée ouverte. Une si longue resistance est

moins deuë à la valeur des assiegez, qu'au soin que j'ay pris de diminuer à mes Troupes le peril & la fatigue de ce Siege, dans l'incertitude où j'estois que les Ennemis battus à Sainte-Croix ou Neerwinde, estoient hors d'estat d'entreprendre de secourir cette Place, & qu'aux Fortifications qui y avoient esté faites par mes ordres, & qui l'avoient renduë imprenable à tous autres qu'à des François. Aprés cette Conqueste je ne dois pas manquer d'en rendre graces à celuy qui envoye la Victoire où il luy plaist, & qui a bien voulu

jusques à present l'attacher à la suite de mes Armes. C'est pourquoy je desire que vous fassiez chanter le Te Deum dans l'Eglise Cathedrale de ma bonne Ville de Paris, au jour & à l'heure que le Grand Maistre ou le Maistre des Ceremonies vous dira de ma part, & je donne ordre à mes Cours d'y assister en la maniere accoustumée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Fontainebleau le seiziéme Octobre mil six cens quatre-vingt-treize.

La prise de Charleroy a donné lieu à Mr de Vin de faire l'Ouvrage que vous allez lire.

BURNET, AU PRINCE D'ORANGE.

Sur le Siege & sur la Prise de Charleroy.

Tout est prest pour te recevoir;
Accoutumez à leur devoir,
Ou plûtost à leur servitude,
Grand Prince, tes Sujets oubliant leur malheur,

Te verront sans inquietude ;
Et mettront mesme leur étude
A te rendre icy tout l'honneur
Que te doit leur vielle habitude.
Mons & Namur pris à tes yeux,
Si tels, comme on le dit, que leur Mer inconstante,
Ils estoient à une humeur & volage & changeante,
Auroient dû te rendre odieux,
Et te faire payer tout le sang que leur couste
Du funeste Fleurus la sanglante déroute.
Cependant ton adresse, ou plustost ton bonheur
Soutient encore en ta faveur
Leur attentat abominable ;
Malgré ces coups de foüet rien ne branle chez eux,

Et constans pour toy seul, tu vis ces factieux
T'offrir à deux genoux un Encens honorable.
Ne crains donc rien, grand Prince, asseuré de leur foy
Du sort qui te poursuit reviens sur ce rivage
Oublier le nouvel outrage,
Et crois que ceux qui t'ont fait Roy
Jusqu'au dernier soupir soutiendront leur ouvrage.
A faire tout ce qui te plaist
Tu ne sçais que trop bien qu'ils ont grand interest,
Et que la crainte des supplices
Sous tes severes loix retiendra tes complices.
Leur fructueux Commerce en vain est-il rompu;
En vain aux colomnes d'Hercule
Voyent-ils leur Flotte qui brusle

En vain, dis-je, à Netvinde es-tu mesme battu;
Tout cela ne fait rien, & faits à l'esclavage,
Ils te verront à ton retour
Avec les mesmes yeux que dans cet heureux jour,
Qui t'offrit leur premier hommage.
Mais, diras tu, LOUIS, attaque Charleroy;
Le laisseray-je faire, & s'il alloit le prendre,
Quelle confusion seroit-ce encor pour moy?
Tres-grande, j'en conviens, mais comment le deffendre?
As tu pû des semaines sauver Namur & Mons?
Dequoy leur servit ta presence,
Et veux-tu par ton impuissance
Te couvrir de nouveaux affronts?

De cet Auguste Roy tout cede à la fortune,
Des Places qu'il attaque il n'en échappe aucune
A son bras tousjours triomphant,
Et souvent tu l'as veu toy mesme,
Au mépris de son diademe,
Affronter sans effroy le peril le plus grand.
Ainsi, loin de tenter un effort inutile,
De sa perte prochaine évite en Prince habile
De te rendre encor le témoin.
Laisse crier Baviere, & si sa jeune audace
Veut courir au secours de cette forte Place,
Que seul, à la bonne heure, il en prenne le soin,
Et par là qu'il se satisfasse.

C'est son affaire, & Charleroy
Le regarde bien plus que toy,
Qui, comme luy, pour sa deffense,
N'as receu de Madrid ny troupes, ny finance.
Que t'importe sa perte? Il ne t'appartient pas;
Qu'il conserve son bien s'il croit le pouvoir faire,
Et s'il aime tant les combats,
Luxembourg de pied ferme, attend ce temeraire;
Qu'il aille, j'y consens, mais, grand Prince, pour toy
Ton unique interest est de faire le Roy,
Et de fomenter une guerre,
Qui seule, en moins d'un mois, te livra l'Angleterre.
Ce n'est pas que de ta valeur
Elle soit un fruit legitime,
Non; tu ne la dois qu'à son crime,

Et si de sa revolte elle eust eu quelque horreur,
Toute habile que soit ta teste,
Jamais ton foible bras n'en eust fait la Conqueste.
Mais quoiqu'elle ait plus d'une fois
Veu tromper la douce esperance
Qu'elle fondoit sur tes exploits,
N'importe, viens en diligence,
Te faire encor complimenter
Sur les perils que ta prudence
T'a si souvent fait éviter.
Et contens des honneurs qu'icy l'on te prepare,
Ne t'embarasse point si le plus grand des Rois,
Si LOUIS unit sous ses Loix
La Meuse & la Sambre à la Sarre.
Il est bon cependant de feindre que tu veux
Des champs Nerwindiens reparer la disgrace;

Et de ses Alliez favorisant les vœux,
Dégager Charleroy du sort qui le menace;
Mais c'est assez pour toy d'en repandre le bruit,
Car si trop ardent à combattre,
Pour la seconde fois tu t'allois faire battre,
En quel funeste estat te verrois-tu réduit?
Peut-estre que la Ligue à ta seule personne
Appliqueroit tout son malheur,
Et s'imagineroit, en t'ostant ta Couronne,
De le faire tomber sur son fatal Auteur.
Ainsi de lascheté si Baviere t'accuse,
Des plus vaillans Heros affecte les dehors,
Mais pour ne point combattre invente quelque ruse,

Et de ton esprit fin fais joüer les ressorts.
Viens pendant cet hiver de ton peuple credule
Enlever les riches Toisons,
Et le Printemps prochain muny de nouveaux fonds,
Reprens ton faux rôle d'Hercule.
Mais, Burnet, diras-tu, c'est trop charlataner,
Et dans ce manege d'adresse,
Quoique l'on m'ait instruit dés ma tendre jeunesse,
Ma gloire ne veut pas .... Ta gloire est de regner;
N'est pas Roy qui veut, & pour l'estre,
Comme on ne t'avoit point veu naistre,
Puisqu'un capricieux destin
T'a mis trois Sceptres à la main,

Crois-tu, pour en joüir, estre obligé d'attendre
Que ce mesme destin te force de lés rendre?
Est-ce-là raisonner? Non, grand Prince, pour moy
Si jamais j'estois à ta place,
De quelque vieux Guerrier me fiant à l'audace,
Et loin des perils qu'aprés soy
Traisne d'un General le trop penible employ,
Je me livrerois sans grimace
A l'unique plaisir de faire icy le Roy.
Aussi bien (car je suis sincere)
Soit de faut naturel de cœur,
Soit ignorance militaire,
Soit mesme, si l'on veut, malheur,
Jusqu'icy que t'a-t-on veu faire,
Qui t'ait acquis le moindre honneur?

Steinquerque, Saint Denis, Saint Omer & Nervinde
T'ont veu battre en personne, & ta confusion
Retentit du Rhin jusqu'à l'Inde.
D'assieger une Place as tu l'ambition,
Bien loin d'y faire mieux ton compte,
Charleroy par deux fois fut témoin de ta honte,
Et tu rougis encor d'avoir veu Limerik
Repousser tes efforts du mesme air que Mastri[illegible].
Car pour Beaumont, Furne, & Dixmude,
Ah! grand Prince, si tu m'en crois
Ne va pas les compter pour de fameux exploits,
Ny de tes coups de main vanter la promptitude;

On t'en railleroit en tous lieux ;
Cependant de ton bras voila l'unique gloire ;
Pour ta teste, on l'avouë, elle est bonne, & l'Histoire
Par ce costé, quoy qu'odieux,
T'égalera peut-estre à tes braves Ayeux.
Sers toy donc de ta politique,
C'est ton fort, & que desormais
Au seul soin de regner ta Majesté s'applique ;
Feins toujours de combattre, & ne combats jamais.
Tes ordres ont voulu que je fusse sincere,
Je ne le suis que trop, grand Prince, & tu peux voir
Que je t'en donne icy la preuve la plus claire.
Comblé de tes bienfaits, j'ay crû que mon devoir)

Vouloit que je te satisfisse ;
Voila donc de mon cœur quel est le sentiment.
S'il est trop libre, au moins est-il sans artifice,
Et j'obéis aveuglement.

§

De ces avis receus consultant l'importance,
A les suivre, Nassau se sentit du penchant,
Et peut-estre eust-il sur le champ
Contenté de Burnet la vive impatience,
Si des raisons de bien-séance
Ou plustost sa confusion,
N'eust forcé pour huit jours son inclination.
Enfin dans son retour comme il trouvoit son compte,
Pour tous ses Alliez sans ardeur & sans foy,

Il se mit, en partant, au dessus de la honte,
Et laissa prendre Charleroy.

J'adjouste des Vers propres à estre mis en air, qui ont esté faits sur le mesme Siege.

Loin des fureurs de Mars & de Bellonne,
Cherchons, cherchons un doux repos;
Armons nous, chers Amis, de pintes & de pots,
Campons à l'ombre d'une Tonne.
Laissons au Grand LOUIS & le soin & la gloire,
De porter en tous lieux & le trouble & l'effroy;
Laissons luy prendre Charleroy,
Tandis que nous prendrons à boire.

Quoy que vous ne sçachiez qu'à peine que Mr. le Maréchal de Tourville soit party de Toulon, je puis vous apprendre son arrivée à Brest, par laquelle vous verrez qu'il a fait sept cens lieuës en aussi peu de temps qu'il soit possible de les faire. Cette Relation a esté faite par Mr Benech, Ecrivain principal de la Marine, qui avoit fait le Journal qui est dans ma Lettre d'Aoust, dans laquelle il n'a pas esté nommé. Il seroit à souhaiter qu'on en eust souvent de pareilles, & avec un detail aussi exact.

RELATION
Du Trajet de l'Armée du Roy, de Toulon, commandée par Mr le Maréchal de Tourville.

LE Soleil Royal estant sorty de Toulon le 14. Septembre 1693. pour aller aux Isles d'Hieres, il y eut trente-cinq Vaisseaux qui vinrent nous y joindre, les uns aprés les autres. Il y en seroit venu davantage, si Mr le Maréchal eust attendu un jour ou deux à ces Isles; mais le vent estant venu à l'Est le 16. au matin,

d'abord assez foible. La resolution de Mr de Tourville fut de partir incessamment sans attendre personne, en cas que ce vent devinst plus fort & plus frais. A midy le 16 ce vent d'Est ayant pris force, on déferla le petit Hunier pour partir le lendemain au matin. On desafourcha ensuite, & le 17. avant le jour on tira le coup de partance. Vers les six heures du matin, on fut sous voile; mais on ne fit pas servir d'abord, parce qu'on vouloit attendre les autres Vaisseaux qui n'avoient pû encore appa-

reiller. A huit heures on fit servir, le vent estant toûjours à l'Est d'une extréme violence, & le temps fort couvert. Nous estions à la teste de tous les autres Vaisseaux qui estoient attentifs à la manœuvre que nous ferions pour en faire de mesme. On voulut d'abord passer par la grande Passe, qui est un passage des trois qu'il y a au travers des Isles d'Hieres; mais comme ce passage estoit au vent de nous, & que nous ne pouvions y passer sans courir plusieurs bordées, qui auroient consumé la moitié de

ce jour là, voulant d'ailleurs éviter le demastement ou le fracas des vergues, on prit la resolution de passer par la petite Passe qui estoit sous le vent à nous. Tous les Vaisseaux en firent de mesme, & nous arrivâmes devant Toulon à neuf heures, où l'on mit à la cape pour attendre les autres Vaisseaux qui auroient pû sortir. Il n'y en eut que deux qui avec une peine extrême sortirent de la Rade bord sur bord. Mr de Chasteaurenaud avec le Royal Loüis, ny les autres Navires qui estoient
prests

prests dans le Port, ne purent sortir, parce que le vent leur estoit droit de bout, de façon qu'ayant attendu jusqu'à onze heures, on se mit en route, & nous courumes toute la journée à plus de deux lieuës par heure, jusqu'à dix heures du soir que le vent devint calme. Dans le reste de la nuit, il varia beaucoup, & se mit enfin au Sud-Est, puis au Sud, mais tres-foible. Toute la journée du 18. fut de mesme, & rien ne se passa d'extraordinaire. La nuit du 18. au 19. le vent se mit à l'Oüest

qui ne nous empescha pas de passer le Golfe de Lion; & le 19 sur le midy il rafraischit beaucoup. Comme il nous restoit contraire, nous courions par bordées, & le matin on découvrit terre à bas bord de nous; c'estoient les hauteurs de Roses. Aussi-tost Mr le Maréchal fit oster le Pavillon d'Amiral, & mettre en place une Flame blanche au mesme endroit, afin d'oster à la terre la connoissance de ce que nous estions. Mr de Gabaret osta son Pavillon blanc de Mizaine, & mit une autre Flam-

blanche en place, & Mr de Villette en mis une autre à son Artimon. Le soir de ce jour, nous estions dans la Baye de Panemos à trois lieuës au vent, où Mr le Maréchal ordonna à Mr de S. Pierre, Lieutenant du Soleil Royal, d'aller commander l'Invincible à la place du Chevalier de Chasteaurenaud, qui estoit demeuré malade à Toulon. La nuit, y ayant peu ou point de vent, on ne fit presque point de chemin, non plus que tout le jour du 20. dans lequel on fit rencontre d'une

Tartane Genoise qui venoit d'Alicante ; elle nous apprit que Papachin estoit encore au Port Mathon avec les Vaisseaux & les Galeres d'Espagne. Au coucher du Soleil, un de nos Vaisseaux de l'arriere-garde mit Pavillon rouge, pour avertir qu'il voyoit des Navires. Il fit signal de trois sous le vent ; ce qui nous fit juger que c'estoit Mr de Coetlogon & deux autres que nous avions laissez aux Isles d'Hieres. Le 21. au matin, on les envoya reconnoistre par la Fregate l'Heroïne, commandée par

Mr Monier, & dans la nuit ils nous joignirent, parce qu'il se leva une petite bise de l'Est, qui les mena insensiblement prés de nous, pendant le temps que nous avions un petit vent frais de l'Oüest, qui étoit droit debout à nostre route, lequel diminuoit à mesure que l'autre approchoit, de sorte que l'Armée estoit dans un moment à la voile de bien de differentes façons, les uns vent arriere, les autres en calme, & d'autres courant leurs bordées d'un & d'autre bord au plus prés du vent. Ce vent d'Est ne fut pas

de grande durée; il calma dans deux heures pendant tout le reste de la nuit, & tout le jour du 22 jusqu'au soir qu'il fraischit du Nord-Est. Nous estions par le travers de Barcelone, qui est à costé du Mont Joint, d'où il parut une grande fumée, apparemment pour avertir la Coste qu'ils voyoient une Flote au large. La nuit suivante, il fut encore calme pendant le second quart, qui est depuis minuit jusqu'à quatre heures. Il reprit force ensuite, & nous estimions le sillage valoir une

lieuë par heure, & a
quelque chose de plus.
il en fut de mesme ju
prés midy, qu'un vent d
Ouest contraire comm
soufler. Il devint ensui
jours plus fort, & à la fi
cé, si bien qu'il obligea
l'Armée de mettre à la
On ne voulut point rel
à Salé ny à Roses, par
suivant la coutume ord
il y fait regulierement
les nuits le long des
d'Espagne, un vent qu'o
pelle *Vent de terre*. Cepe
toute la nuit continu

Sud Oüest, on battoit toujours la mer en esperance de quelque changement favorable, & l'opiniastreté avec laquelle il dura le 24. & le 25. fit qu'il n'y eut presque point de Vaisseau dans l'Armée qui n'eust ses Huniers enfoncez, outre plusieurs déchirures de nos basses Voiles. Nostre grand Hunier fut rompu tout à la fois en cinq ou six endroits depuis le haut jusqu'en bas; ainsi on fut obligé d'en changer dans la nuit. Le vent calma, & nous eûmes pendant cinq horloges le vent de terre,

qui nous portoit largue. Il revint ensuite contraire à l'Ouest, pendant tout le 25. & le 26, au soir il changea, & quoy que le vent de terre nous avançast toujours un peu, le jour nous courions de grandes bordées, qui nous faisoient gagner insensiblement le Cap de Palle. Le 27. nous mismes les Isles Fromentieres sous le vent à nous, & dans ce jour le Capable vint dire à M^r le Mareschal qu'il avoit son grand mast rompu au pied, lequel luy donna ordre d'aller à Toulon incontinent; ainsi il

fit la route sur l'heure. Le Marquis qui estoit au vent, fit signal qu'il voyoit un Navire, auquel il donna chasse aprés, & le joignit dans quatre ou cinq heures. C'estoit un Maloüin qui venoit de Terre-neuve, chargé de Moruës, qui rapporta que les Anglois estoient arrivez en Canada au nombre de dix neuf Navires; qu'il avoit esté chassé par trois Vaisseaux de guerre Anglois, au Détroit de Gibraltar, & que mesme dans la nuit s'étant trouvé prés d'un, il s'estoit battu quelque temps, & sauvé

ensuite. Le Malouin estoit de vingt-cinq à trente Canons. Le 28. nous eusmes calme de mesme que le 30. ce qui nous donna plus de loisir que nous ne souhaitions, à considerer le Mont Roland, dont il est tant parlé dans l'Histoire, & l'Isle de ce mesme nom qui est à costé. Ce Mont est à six ou sept lieuës d'Alicante. Il est tres-haut, & ce qu'il a de plus singulier, c'est qu'on voit à son sommet une grande entaillade, que l'Histoire ou la Fable dit estre un coup d'épée de

Roland. Cette fente paroist à la distance de six lieuës, estre de la grandeur d'une croisée d'appartement, & de quelque costé de la mer que l'on regarde ce Mont, ce coup d'épée de Roland paroist toujours. A l'égard de l'Isle, elle n'a rien de remarquable. La terre en est un peu élevée, & l'on peut la voir de six à sept lieuës loin. Le 29. nous avions esperé que la Saint Michel auroit produit le même effet sur le vent, qu'à bien des Locataires de maisons qui délogent ce jour-là, mais le

Sud Oueſt vint encore nous chagriner. L'aprés-midy fut calme, de meſme que le premier Octobre, juſqu'à huit heures du ſoir, que le vent ſe rangea au Nord-Oueſt aſſez frais. A onze heures il ſe mit Sud Eſt, & le matin au Nord, où il ſe fixa. On courut toute la journée au plus prés juſqu'au ſoir, que le Content nous joignit. Il eſtoit party de Toulon le lendemain du jour que nous appareillaſmes, & rapporta que Mr de Chaſteaurenaud devoit partir le jour d'aprés, ce qui nous fit juger

qu'il n'estoit pas loin de nous, car la boule qui venoit de l'Est, nous apprenoit que ce vent avoit soufflé bien fort au large. Le 2. celuy de terre nous servit pendant une partie de ce jour, ensuite il devint calme. A dix heures du soir il se rangea au Nord-Est, & fraischit de plus en plus. Nous dépassasmes le Cap de Gal l'aprés-midy du 3. & le 4. nous estions à dix lieuës de Malgues, où nous eusmes le calme tout plat. Nous estions, à proprement parler, à travers les hautes montagnes de Grenade

qui estoient toutes couvertes de neige. Elles sont d'une hauteur prodigieuse, & ce qu'il y a de plus surprenant en cet endroit de la Mediterranée, les courans qui entrent ordinairement par le Détroit, portent à l'Est, parce que l'Ocean y entre toujours, mais icy c'est le contraire; & le retour de ces courans fait que le long de la terre ils portent à l'Ouest avec tant de rapidité, que quoy que nous fussions en calme, nous fismes dix-huit lieuës sans nous en appercevoir, parce

que la terre estoit embrumée. Cela fit que les Pilotes eurent beaucoup de contestation, à cause qu'il y avoit d'autres gens à qui la pratique ou la routine le leur avoit appris, & qui reconnoissoient à travers cette brume les atterrages de Malgue. De toute cette dispute, le resultat fut plusieurs gageures qui furent gagnées par les moins habiles, & les Pilotes avec toutes leurs regles se trouverent les dupes. Le 5. deux Corvettes nous joignirent. Elles venoient de Marseille, où elles avoient appris

que Mr de Chasteaurenaud estoit party de Toulon il y avoit deux jours; neanmoins elles ne l'avoient pas rencontré. Le 6. un petit vent d'Est qui suivant le terme se leva en pantoufflié, c'est à dire, peu à peu, ou insensiblement, nous faisoit aller le long de la Coste une lieuë & demie par heure. Ce jour-là un Genois fut amené à bord par le Content, & quoy qu'il allast à Londres, on le laissa, parce que ses papiers justifioient que la Marchandise appartenoit aux Genois. Le 7. l'Heroïne nous

amena un Corsaire Algerien qu'elle trouva au vent de l'Armée contre terre. C'estoit une Tartane où il y avoit cent six hommes. Comme nous n'avons point de guerre contre eux, on la laissa aller, & M^r le Maréchal, luy fit donner quelque piece de cordage dont elle avoit besoin. Il n'y avoit pas long-temps que celuy qui la commandoit avoit pris une Tartane Espagnole, où il fit prés de cent Esclaves, & comme nous étions en peine d'un vent propre pour passer le Détroit, il dit à M^r le Maréchal, *Monsieur, je pas-*

feray le Détroit avec vous cette nuit ; car nostre coste de Barbarie est couverte de Nuées, & le vent qui a commencé avec si peu de force souflera bien fort. En effet, nous n'estions pas à quatre lieuës de Gibraltar, qu'il estoit bien frais, & enfin estant dans le Détroit où les Terres se serrent, il se trouva tres-fort, si bien qu'à dix heures du soir rafraichissant toujours, nous passames le Détroit fort heureusement. Tout le jour du 81 il soufla avec la mesme violence, de sorte qu'on vit au coucher du Soleil les hau-

les Terres du Portugal. A mesure que nous allions de Levant, nous trouvions que le vent se rangeoit de plus en plus au Nord-Est. On crut que la cause en provenoit de la situation des Terres. Il calma cependant un peu jusqu'au lendemain 9. qu'il se remit encore au Nord-Est, mais avec une extrême violence. Quoy qu'il fust contraire, il ne laissa pas de nous élever toujours, & à midy le Marquis qui estoit allé reconnoistre le Cap de Saint Vincent, vind nous joindre pour nous

dire qu'il l'avoit veu, & que nous en estions à quatorze lieuës Nord & Sud. Le 10. 11. & 12. le mesme vent continuant, on s'éleva toujours de plus en plus pour se mettre dans les parages des vents de Sud Oüest, Oüest, ou Est. On jugeoit estre à cinquante-cinq lieuës Est & Oüest de Lisbonne. Ce jour, le Bastiment de charge de Mr le Maréchal, où sont tous les embarras, tant du Vaisseau que de sa Table, estant à trois lieuës au vent, & ne voyant pas son signal, on luy tira deux coups

de Canon à boulet pour le faire venir à bord. Le vent calma dés le matin jusqu'au soir qu'il se mit à l'Oüest. Il estoit trop foible pour nous faire esperer qu'il nous seroit long-temps favorable. En effet le 13. au matin, il se rangea au Sud, & commença à fraischir, de maniere que le Sillage estoit estimé à cinq milles par heure. Le 14. 15. & 16. furent tres-heureux & tres-favorables, car le vent se jettant du Sud au Sud-Oüest, & ainsi de l'un à l'autre, il nous fit faire beaucoup de chemin.

parce qu'il nous estoit vent arriere & vent largue. Le 17. continuant de mesme avec quelques broüillards, à la pointe du jour on crut qu'il y avoit quelque Flotte qui estoit prés de nous, parce que l'on compta quarante-sept Vaisseaux, au lieu de quarante-trois que nous estions. D'abord on mit Pavillon rouge en pouppe & pavillon blanc au Mast de Misaine pour avertir toute l'Armée de donner chasse. A dix heures que le broüillard fut élevé, & qu'on ne vit point de Flotte,

comme on se l'estoit imaginé, on tira un coup de Canon pour faire cesser la chasse, mais vers le soir, le Content que nous croyions devant nous, nous joignit par derriere avec une petite Prise Hollandoise qu'il remorquoit. Mr d'Herbault, Commissaire General de la Marine, embarqué avec nous, m'envoya incontinent à ce Bastiment pour en faire l'Inventaire. Il est de 70 tonneaux. Il venoit de Roterdam, alloit à Port à Port, & avoit employé deux mois à sa route. Il estoit chargé de Douilles,

Douilles, de Barriques de Fer, Fromage & quelque peu de Poudre fine, & il nous asseura que la Flote Ennemie estoit rentrée dans leurs Ports, & que les Hollandois s'en étoient retournez en Hollande. Le 18. M^r le Mareschal ordonna au Diamant d'aller reconnoistre le soir la terre à la sonde, & le lendemain à deux heures avant le jour, il partit pour aller reconnoistre les hauteurs de Penmarck. Le 19. le vent s'estant jetté au Sud Est, il nous faisoit faire cinq milles par heure, & on esperoit

découvrir la terre le lendemain matin. A midy, Mr le Maréchal fit mettre au grand Mast le Yack & Pavillon en pouppe, qui estoit le signal de la separation des Vaisseaux de Rochefort & du Port-Loüis d'avec nous. Aussi-tost tous les Vaisseaux mirent hors leurs Pavillons, & Mr de Gabaret salua Mr le Mareschal de treize coups de Canon ; il fut remercié par sept, & ensuite chacun fit sa route. La journée estant embrumée, & n'ayant pû voir la terre, on jugea à propos de revirer de

bord, & de mettre le cap au large jusqu'à deux heures aprés minuit, qu'on se remit en route, le vent estant venu à l'Oüest assez foible, Le 20 toute la matinée fut si pleine de broüillards qu'on ne voyoit pas une lieuë & demie devant nous. Nous courumes jusques à onze heures avec beaucoup de danger & d'inquietude sans pouvoir découvrir la terre. L'infinité d'écueils qu'il y a sur cette coste, nous donnoit de justes apprehensions, & la precaution que prit M^r^ le Mareschal, de faire passer

loin devant luy d'autres Vaisseaux, estoit tres-bonne. Ce furent eux qui nous firent les signaux de terre, laquelle se trouva entre Oüessant qui nous restoit à quatre lieuës au Nord Est. Ainsi il se trouva que nous portions droit sur Brest. A midy le vent s'estant un peu haussé, nous découvrismes la terre, & à deux heures le flot nous portant, on vint moüiller aux Pierres noires, à quatre lieuës de Berthaume. Je ne puis finir ce petit Journal sans avoüer de mesme que tout le monde, que Dieu nous a bien favori-

sez du beau-temps, puisque depuis le commencement jusqu'à cette heure, nous n'avons pas veu un coup de vent, ny de pluye. J'attribuë encore ce bonheur à la fortune de Mr le Mareschal, & à sa prudence ; c'est asseurement le plus heureux de tous les Hommes.

Comme les Armées, soit de terre, soit de mer, ne marchent jamais sans un ordre de Bataille, pour estre préparées à tout évenement, voicy celuy des Vaisseaux qui ont passé le Détroit pour revenir à Brest.

ORDRE DE BATAILLE aprés la separation pour les Vaisseaux qui doivent aller à Brest.

Brulots	Vaisseaux.	Commandans.
	Le Brillant	Mrs le Commandeur de Combes.
	Le Marquis	Desaugers.
	Le Fulminant,	De Modene.
	Le Merveilleux,	De Villette L. G.
	Le Souverain,	Machaut Bellemont.
	Le Henry.,	De la Rocheallard.
	Le More.	Le Comte de Blenac
	Le Constant,	Sainte Maure.
	Le S. Loüis,	De Rouvrois.
Le Bienvenu.	L'Orgueilleux,	Daligre.
Le Dur. L'Heroïne.	Le Soleil Royal,	Mr le Maréchal de Tourville.
	Le Sceptre,	De Septemes.
	L'Eole,	La Rongere.
	Le Diamant,	De Mons.
	Le Fortuné,	De Genlis.
	La Zelande,	La Paliere.
	L'Heureux,	Serquigny.
	Le Vainqueur,	Coëtlogon.
	Le Lis,	Monbron.
	L'Invincible,	Le Chevalier de S. Pierre.
	Le Juste,	De Champigny.

Lors que le General mettra un Yach au baston du Pavillon du grand Mast, ce sera pour la separation des Vaisseaux destinez pour Rochefort & Port-Lois.

ROCHEFORT.

Brulots,	*Vaisseaux.*	*Commandans.*
L'Impudent.	Le Victorieux,	Mrs Gabaret, L. G.
	L'Intrepide,	D'Amblimont.
Le Colosse.,	Le S. Esprit,	Belle-Isle-Erard.
	L'Aimable,	De Realles.
	Le Vermandois,	Du Palais.
	Le Magnifique,	De la Galissonniere.
	La Sirene.	D'Arbouville.
	Le Laurier,	La Roque Perrin.
	L'Excellent,	Du Rivaut-Huet.
	Le Bourbon,	De Riberer.
	Le Temeraire,	Monbeau.
	Le Bizarre,	La Vigerie.
	L'Envieux,	Hautefort.

ROCHEFORT.

Le Prince, Bagneux.

Fait à bord du Soleil Royal le 20. Sepeembre 1693.

Le Maréchal de Tourville.

On attend incessamment à Brest le reste des Vaisseaux qui sont commandez par Mr le Comte de Chasteaurenaud, qui est party de Toulon huit jours aprés Mr le Marêchal de Tourville. Des quatre-vingt treize Vaisseaux de l'Armée Navale, il y en a quarante qui desarment à Brest, vingt-six à Toulon, vingt à Rochefort, & trois qui doivent demeurer armez pendant l'hiver dans la Mediterranée.

Le 25 de ce mois, le Roy nomma Mr d'Artagnan à la Charge qui vaquoit par la mort

de Mr de la Hoguette. Une perte si considerable est avantageusement reparée par là. Cette seule Place a fait faire de grands changemens dans la premiere Compagnie des Mousquetaires. Mr d'Artagnan qui en estoit second Lieutenant, est devenu le premier.

Mr de Janson qui estoit premier Enseigne, monte à la seconde Sous-Lieutenance. C'est un tres-bon Officier, honneste, liberal & fort distingué par ses manieres.

Mr de la Luserne devient pre-

mier Enseigne ; il n'estoit que le second. C'est un jeune Officier qui donne de grandes esperances, & qu'un merite reconnu fait fort considerer dans ce Corps.

Mr d'Egreber premier Cornette, devient Enseigne. Cet Officier a un long service, & un merite confirmé par sa conduite, par son application, & par des actions distinguées.

Mr de Loubieres, second Cornette, devient le premier. Il est estimable par bien des en-

droits, mais la se
Valencienne où t
est persuadé qu'il
premier, devroit
lustre ; quoy qu'i
voulu convenir
si fameuse.

Mr de Saint-
estoit premier
Logis, devient
est si connu par s
ses manieres aisé
mille belles quali
de le nommer
tomber d'accord
que je dis de son
Roy luy rend la m

que luy rendent les Mousquetaires. Les autres sept Marêchaux de Logis avancent chacun d'un rang.

Mr le Chevalier de Crusel, premier Brigadier, devient Marêchal de Logis. C'est un Officier hardi & intrepide dans l'occasion, honneste & poli par tout ailleurs.

Mr de la Grausse de Casteras, prenier sous-Brigadier, est fait Brigadier. Il a toute l'appplication & toutes les lumieres d'un Officier, qui est fait pour le service, & qui l'aime, & il est capable du détail de toute une Armée.

Mrs de Marbal, & de Bouffé, qui estoient Porte-Etendars, deviennent sous Brigadiers, & cinquante-cinq Pensionnaires montent chacun à son rang.

J'ay oublié de vous dire que le Gouvernement de Charleroy a esté donné à Mr de Boisselot, Capitaine aux Gardes. Il est connu par mille éclatantes preuves qu'il a données de son courage, & par la vigoureuse défense de Limerik.

M^r^ le Duc de Chartres étant demeuré en Flandre pendant toute la Campagne,

s'est trouvé à toutes les occasions, où il y a eu de la gloire à acquerir. Le Roy l'ayant embrassé à son retour, luy dit *qu'il avoit beaucoup fait parler de luy, & remply tous ses devoirs, & qu'il en estoit fort content.* Jamais on n'a fait paroistre une si grande intrepidité dans une si grande jeunesse, & l'on ne peut penser sans frayeur, qu'un Prince de son sang se soit meslé parmy les Ennemis à la Bataille de Neerwinde. La Relation que j'en ay donnée, fait voir un détail curieux de tous les risques

où s'est exposé ce Prince. Monsieur le Duc & Monsieur le Prince de Conty qui sont aussi de retour, ne peuvent estre assez admirez. Il est si seur que ces Princes ont la plus grande part au gain des Batailles, que le Prince d'Orange a souvent dit en parlant de quelques endroits, où il voyoit ses Troupes souffrir, *que si les Princes y estoient, elles se devoient tenir perduës.*

Je vous envoye la Medaille qui fut frapée en 1662. lors que dans une disette pareille à celle de cette année, le Roy

fit distribuer du bled & du pain aux Tuileries. On connoît par là, & par ce qui se passe aujourd'hui, que ce Monarque est toujours prest de soulager ses Peuples, & de leur faire du bien lorsque l'occasion s'en presente.

Le vray mot de l'Enigme du dernier mois estoit *le Meurier*, & il a esté trouvé par Mrs Esmonin, Mestivier d'Amboise, Dunesse, de la Fosse de Nantes : le petit Cocq Reveille-Matin du Faux-bourg Saint Antoine : l'Arcange de la ruë de Grenelle : l'Affriquain, de Saint Paul d'Orleans : l'Eloquent de la Judée: le Chevalier de l'Est & la Fauvette desolée : le Cu-rieux d'Anguien & de Saint Brice, l'Autheur du Traitè des Plantes


FAMES · PIETATE · PRINCIP · SUBLEVATA ·
M·D·LXII ·

de la Ville de Chartres : Mesdemoiselles M. Peschard : la Nymphe d'Amboise : la triste Furetiere : & la Brune imperceptible.

La nouvelle Enigme que je vous envoye est de Mr de Boissimon d'Angers.

ENIGME.

Sans que je sois estropié,
Je suis sans bras, je n'ay qu'un pié,
Mon Surtout de toile est modeste;
Trop de playe est pour moy funeste.
Immobile dans mon employ,
Je donne quelquefois le giste aux Hirondelles,
Aussi bien qu'elles j'ay des ailes;

Mon Maistre n'en a point, & vole
mieux que moy.

Comme vous avez lû avec plaisir les deux premieres parties de *l'Histoire sommaire de Normandie*, faite par Mr de Masseville, vous serez bien-aise sans doute d'apprendre que le Sieur Brunet, Libraire dans la grande Salle du Palais, au Mercure Galant, commence à debiter la trosiéme partie de la mesme Histoire, qui n'est pas moins curieuse que les deux autres, & qui a esté imprimée à Roüen par le Sr Ferrant Libraire. Elle contient tout ce qui s'est passé de plus remarquable en cette Province depuis l'an 1270. jusqu'à l'an 1380. sous les Regnes de Philippe le Hardy, de Philippe le Bel, de Louis Hutin, de Philippe le Long,

de Charles le Bel, de Philippe de Valois, de Jean, & de Charles V. Rois de France, avec des Remarques, & Additions fort recherchées.

Le Sr. Amaury, Libraire à Lyon, a achevé de donner au Public les Ouvrages de Michel Ettmuller, celebre Medecin, & Professeur de l'Université de Leipsic, traduits en François, en faisant paroistre ses *Nouveaux Instituts de Medecine*, & sa Nouvelle *Chimie raisonnée*, de qui avec la *Pratique Generale de Medecine de tout le Corps humain*, & *la Pratique speciale* du mesme Auteur, *sur les maladies propres des Hommes, des Femmes, & des petits Enfans*, qui ont paru en trois Volumes *in octavo* il y a déja deux ou trois années, forme un Corps

entier de Medecine, que debite le Sr Brunet. Il y a aussi une *Nouvelle Chirurgie Medicale & raisonnée*, du mesme Ettmuller, avec une Dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les Vaisseaux.

On trouve chez le même Libraire, un Jeu de Cartes du Blason tres-utile pour ceux qui veulent avoir quelque cõnoissance des Armoiries, avec un Livre qui explique tout ce qui regarde ce jeu. On a choisy quatre Nations differentes pour en composer les quatre parties, & au lieu des marques ordinaires des quatre points, qui sont *les Cœurs, les Piques, les Trefles & les Carreaux*, on s'est servy des Devises qui distinguent ces Nations, qui sont *la Fleur de Lys* pour la France, *le Lyon*, pour l'Espagne, *l'Aigle* pour

l'Allemagne, & *la Rose* pour l'Italie. Afin de faire une plus grande distiniction, la Fleur de Lis est d'or en ce jeu, la Roze d'argent, le Lion de Gueules, & l'Aigle de Sable, qui sont deux Métaux & deux Couleurs, afin qu'en joüant on puisse distinguer quand on joüe de metal, ou de couleur d'or, ou d'argent, de gueules ou de sable. Il y a plusieurs avantages à tirer de l'usage de ce jeu; ils sont expliquez dans le petit Livre.

Le Roy a fait un Regiment de trois mille Carabiniers, & l'a formé de cent Compagnies, tirées de divers Regimens. Mr le Duc du Maine en est Colonel General, & ce Prince a sous luy cinq Commandans, qui sont, Mr de Belgarde, Mr le Chevalier du Rosel, & Mrs

d'Achy, de Vertigny, & du Mesnil. Je suis, Madame, Vostre &c.

A Paris ce 31. Octobre 1693.

Le sieur Brunet avertit qu'il est presentement dans la grande Salle du Palais, à l'Enseigne du Mercure Galant.

TABLE.